

A R A B I C A
REVUE D'ÉTUDES ARABES

La Revue ARABICA, organe des arabisants français, largement ouverte à la collaboration étrangère, paraît trois fois par an. Elle publie des études, des documents et des notes sur la langue, la littérature, l'histoire et la civilisation du monde arabe, ainsi que sur l'influence de la culture arabe sur la culture occidentale; un bulletin critique; une chronique du monde arabisant. Les publications et ouvrages envoyés pour rendre compte, ainsi que la correspondance concernant la rédaction et l'impression (manuscrits et épreuves), doivent être envoyés à la

RÉDACTION D'ARABICA

Centre Universitaire Censier, 13 RUE DE SANTEUIL, Paris, 5^e

Les ouvrages adressés à la Rédaction d'Arabica qui, pour des raisons diverses, ne pourraient faire l'objet d'un compte rendu, seront mentionnés à la rubrique « Livres reçus ».

* * *

Directeur: M. G. LECOMTE.

Comité de Rédaction: MM. R. BRUNSCHWIG, CL. CAHEN, M. COLOMBE, N. ELISSAËFF, H. LAOUST, J. LECHEZ, Ph. MARCAIS, Y. MARGUER, Ch. PELLAT, D. SOURDEL, Mme J. SOURDEL-THOMINE, MM. G. TROUPEAU et G. VAJDA.
Secrétaire de Rédaction: M. C. DOMONT.

PRIX DE SOUSCRIPTION AU VOLUME XVIII (1971) (3 fasc. d'environ 112 p. chacun): 58 florins hollandais (les frais d'expédition en plus).

PRIX DE SOUSCRIPTION AU VOLUME XIX (1972) (3 fasc. d'environ 112 p. chacun): 64 florins hollandais (les frais d'expédition en plus).

Les abonnements sont reçus, par MM. E. J. BRILL, LEIDEN (Hollande), éditeurs d'ARABICA (compte postal 13921).

Veuillez différer votre paiement jusqu'à la réception de notre facture.

SOMMAIRE DU BULLETIN CRITIQUE

du présent fascicule:

Egbert METZ, *Der Misriviya-Gesalt der Ayyubid-Ägypten* (Ch. Pellat), p. 97. — Mary Catherine BARSON, *Structural continuity in Poetry, A Linguistic Study of Five Pre-Islamic Arabic Odes* (A. Boudet-Lamoignon), p. 97. — *Tout BIRAWARI et Marjan FAZL, Lettre d'Arabic à Alexandre sur la politique muette les villes* (G. Lecomte), p. 98. — J. D. LARSEN et L. Chr. W. F. PATRSON, *Saracen Archery, An english version and exposition of a manuscript work on Archery* (ca. A. D. 1368), with Introduction, Glossary, and Illustrations (A. Boudet-Lamoignon), p. 98. — R. SILLIKEN, *Der neue Bergbau im Islam* (880-991), extrakt des *Stellungsbuchs der Wissenschaftlichen Gesellschaft an der J. W. Goethe-Universität Frankfurt/Main* (G. Lecomte), p. 99.

LE ŠI'ISME AU IX^e SIÈCLE À TRAVERS
L'HISTOIRE DE YA'QŪBĪ

PAR

YVES MARGUET

MON intention n'est pas ici de replacer les faits rapportés par Ya'qūbī dans leur perspective historique, non plus que de procéder à un examen critique des traditions historiques qu'il utilise ou de rechercher ses sources en opérant une confrontation de son texte avec celui des autres historiens; je laisserai de côté volontairement ceux-ci. Je tenterai seulement de me replacer dans l'optique propre de l'auteur et de dégager les caractéristiques du Ši'isme qui était ainsi le sien et par conséquent celui des Imāmites ou au moins de certains Imāmites, à l'époque où il écrivait, donc dans la deuxième moitié du IX^e siècle de l'ère chrétienne.

Certes, Ya'qūbī ne songe pas à celer son Ši'isme; celui-ci saute aux yeux dans la présentation même des chapitres. Les chapitres relatifs au règne des califes non-āhīdes ont pour titre « Époque ou règne (*ayyām*) d'un tel » (époque d'Abū Bakr, de Mu'āwiyā, d'al-Rāsid, etc.). Seul le chapitre consacré à 'Alī a pour titre « califat de 'Alī ». Les chapitres relatifs aux autres imāms sont intitulés « Mort d'un tel » (mort d'al-Ḥasan, de Ġa'far al-Šādiq, etc.). Il est donc légitime de rechercher comment le Ši'isme de Ya'qūbī se manifeste dans son œuvre, et tout d'abord quelle est son attitude à l'égard de 'Alī et de ses partisans; puis à l'égard de ses adversaires; et quelle est, à travers cette double attitude, l'orientation de son Ši'isme.

IMĀMAT DE 'ALĪ

En ce qui concerne la désignation de 'Alī par le Prophète, Ya'qūbī ne manque pas de se référer à la tradition (II, pp. 110/2) selon laquelle, le jour de Ġadir Ḥumm, au retour du pèlerinage de l'ādieu, Muḥammad prenant la main de 'Alī aurait dit: « Celui dont je suis le maître (ou: l'ami; *mawlā*), 'Alī est son maître; ô Dieu, sois ami de qui est son ami, et sois l'ennemi de qui est son ennemi... », les paroles du Prophète se terminant par l'allusion aux deux viatiques (*al-ḥaqalānī*): « le Livre de Dieu... et ma descendance, les gens

Aubert
1972
XIX

de ma famille *. Mais cette tradition ne comporte pas une désignation absolument explicite, et l'on sait que les orthodoxes, sans la rejeter, ne l'interprètent pas comme les Šī'ites. Ya'qūbi fait donc appel à un certain nombre de petits faits qui ont pour but de corroborer cette désignation.

Lors du pèlerinage de l'adieu, le Prophète, après avoir égorgé 60 (ou 64) chamelles et donné les autres à égorger à 'Alī, mange avec celui-ci une part de chaque chamelle cuite dans la marmite à l'eau et au sel. D'autre part, à la mort du Prophète, celui-ci est lavé par 'Alī et al-Faḍl b. al-'Abbās, qui descendront aussi dans sa tombe. (Ya'qūbi, pourtant, sans doute par souci de paraître impartial, cite à ce propos une tradition différente émanant d'une autre source).

On entend alors une voix, que Ġa'far b. Muḥammad reconnaît pour être celle de Gabriel, dire: * Que le salut, la miséricorde et les bénédictions de Dieu soient sur vous, gens de la famille <...>; Dieu veut seulement écarter de vous la souillure, gens de la famille, et vous épurer complètement. Toute âme doit goûter à la mort, et c'est seulement le jour de la Résurrection que vous recevrez votre récompense (*uḡūrakum*) <...>. Vous serez éprouvés dans vos biens et vos personnes et vous entendrez beaucoup de mal dans la bouche de ceux qui ont reçu le Livre avant vous et de ceux qui ont été associés. Il vous faudra faire preuve de résignation et de piété * (II, 113). Le contenu de ces paroles est significatif et il nous faudra y revenir. Notons qu'il y a là une légitimation non seulement de 'Alī, mais aussi de sa descendance.

Par contre, Ya'qūbi passe sous silence la tradition selon laquelle Muḥammad malade aurait confié à Abū Bakr la direction de la prière.

Mais ces détails concernant la désignation de 'Alī risquent de n'être pas suffisamment convainquants. Il fait donc appel à des arguments indirects qui reflètent une doctrine šī'ite déjà élaborée et qui, pour passer plus facilement, sont mis dans la bouche de compagnons, par exemple sous forme de prône.

Ainsi, Abū Darr, que les Šī'ites considéraient comme l'un des principaux partisans de 'Alī, siégeant à la mosquée du Prophète, attirait une grande foule d'auditeurs, et rapportait des traditions hostiles à 'Utmān. Ya'qūbi cite un discours typiquement šī'ite soi-disant prononcé par lui. Abū Darr mentionne un verset coranique (III, 30) sur lequel les Šī'ites s'appuient pour légitimer 'Alī et ses

descendants: * Dieu a choisi Adam, Noé, les descendants d'Abraham, ceux de 'Imrān pour régner sur les mondes en une lignée ininterrompue *. Puis il l'interprète à la manière šī'ite: Mahomet est la quintessence de Noé; le premier rejeton vient d'Abraham, la descendance vient d'Ismaél; et la famille qui guide (sur le droit chemin) vient de Mahomet (il s'agit donc de la lignée prévue par *nass*): 'Alī est leur noble *šarf*. Mahomet est l'héritier de la science d'Adam (premier des prophètes), science qui fait la supériorité des prophètes; 'Alī est le *wasī* de Mahomet et l'héritier de sa science, le *walī* de Dieu. La *walāyā* et l'hérédité sont dans la famille du Prophète. Les imāms, à qui Abū Darr invite à se rallier, sont un ciel sublime; une Ka'ba voilée et une *qibla* dressée; un soleil levant dont la lumière dirige tout; une lune qui s'avance; des étoiles qui guident; un olivier dont l'huile bénite éclaire. S'ils avaient eu le pouvoir: 1) les obligations imposées par Dieu eussent été suivies; 2) il n'y aurait pas eu de désaccord sur la loi de Dieu, car les imāms grâce à leur science profonde du Coran et de la Sunna auraient trouvé la solution permettant de régler ces désaccords.

Des paroles prononcées par d'autres personnages mettent l'accent sur les qualités surhumaines de 'Alī.

Quelqu'un entend cet autre compagnon, fidèle partisan de 'Alī, Miqdād (qu'il ne connaît pas), gémir, à genoux, * comme s'il avait perdu le monde après en avoir été le maître *. Miqdād reproche aux Qurayš leur hostilité à l'égard de la famille du Prophète, puis vante les qualités de 'Alī (II, 163); il est: le premier des croyants; le cousin du Prophète; celui qui dans l'Islam peut plus que tout autre se passer d'autrui (*akbaru ġinā'an*); celui qui voit le mieux la voie, qui est plus capable que quiconque de mettre sur la voie droite, le guide bien guidé; le pur; sa doctrine est juste et bonne.

Les Anšār eux-mêmes, lors de la *bay'ā* de 'Alī, font de celui-ci les mêmes éloges (II, 178): 1) Il a les vertus des autres, plus celles que les autres n'ont pas, vertus qui atteignent à la perfection; il a l'antériorité (il est le plus ancien par la foi), la science (c'est lui qui connaît le mieux Dieu); en effet, il a hérité la science des prophètes, il est le *wasī* des *wasī*-s, le croyant le plus digne du Prophète. Bref, il est l'imām qui guide le mieux: il n'y a de sa part ni injustice ni ignorance à craindre. 2) Le Coran a témoigné de sa foi, ainsi que le Prophète lors de sa *bay'ā* dans le jardin d'al-Riḍwān; 3) * Aussi, ajoutent les Anšār, nous ne voulions que toi *. Les califes successeurs de Mahomet ont devancé 'Alī au pouvoir, non dans le domaine de

la religion. Aujourd'hui, 'Alī les a rattrapés; mais, même alors, son rang était bien connu: ils avaient besoin de lui, alors que lui n'avait besoin de personne; de même que le califat avait besoin de lui, non lui du califat¹. C'est lui qui l'a embelli et élevé, et non l'inverse.

Ya 'qūbi cite aussi (II, 12 8) un prétendu vers de Ḥassān b. Tābit (qui n'est pourtant pas connu par ailleurs comme un partisan de 'Alī), selon lequel 'Alī est: le plus savant, frère et *wasī* de Mahomet. Bien plus, il cite un vers (II, 124) qu'il attribue à 'Utba b. Abī Lahab (fils de l'oncle et ennemi juré de Mahomet), selon lequel 'Alī est: le premier par la foi et le premier par l'antériorité; l'homme qui connaît le mieux le Coran et la Sunna; celui dont Gabriel fut l'auxiliaire lors de la toilette et de la mise en linceul (du Prophète); il a les qualités des autres, plus celles que les autres n'ont pas.

Lorsque Mu'āwīya cherche à gagner Sa'd b. Abī Waqqās en évoquant les partisans de 'Utmān, de Talḥa, d'al-Zubayr, ses pairs, et de 'Ā'īsa, ainsi que d'une façon générale des *ahl al-šūrā*, Sa'd lui répond avec dédain: « Umar n'a fait entrer dans la *šūrā* que les gens susceptibles de devenir légitimement califes. Aucun n'en était plus digne que 'Alī, à moins que nous nous accordions sur un autre. 'Alī avait nos qualités, nous n'avions pas les siennes ». Ce qui est une façon de dire que le choix parmi les *ahl al-šūrā* pouvait être légitime, mais que s'il y avait vraiment eu choix, 'Alī aurait forcément été élu. Quant à Mu'āwīya, il n'était même pas des *ahl al-šūrā*.

Ces passages brossent donc le tableau de ce qui faisait de 'Alī l'imām aux yeux de tous les Šī'ites:

- 1) Il est le cousin du Prophète (ils n'ajoutent pas son gendre, mais cela va de soi).
- 2) Il jouit de l'antériorité, c'est à dire qu'il fut le premier des croyants, et que sa foi fut sans égale.
- 3) Il est le *wasī* du Prophète, et a par conséquent hérité de la science des prophètes: il est donc le plus savant notamment dans la science du Coran et de la Sunna (c'est la base de la *ta'wīl*).
- 4) En outre, il a les vertus des autres, plus celles que les autres n'ont pas (entendons les quarante six vertus qui font de lui un homme parfait); il est donc le plus digne du Prophète. Il avait notamment la pureté (base de l'impeccabilité).

1. Cette idée, que l'on retrouve chez tous les Šī'ites, est exprimée plusieurs fois par les *Iḥwān al-Safā'*.

5) Il est donc le meilleur guide (l'imām), guidé par Dieu (base de la *ta'wīl*).

6) Il pouvait donc se passer des autres, en particulier des trois premiers califes, alors que ceux-ci ne pouvaient se passer de lui.

7) Il ne brigua pas le califat par ambition, mais le califat avait besoin de lui.

VERTUS DE 'ALĪ

Ya 'qūbi cite aussi des faits historiques ou prétendus historiques qui illustrent les vertus de 'Alī. Par exemple son courage et sa force de caractère: lorsque Abū Bakr et 'Umar attaquent sa maison, il sort pour les affronter (II, 126). Lorsque al-Walīd, demi-frère de 'Utmān, est destitué par celui-ci (pour avoir entre autres choses dirigé la prière en état d'ivresse), seul 'Alī osa le battre, 'Utmān demandant qui voulait s'en charger (II 165).

Abū Darr rapporte une tradition prophétique hostile aux Umayyades: 'Utmān demande à l'assistance s'ils ont entendu le Prophète parler ainsi, puis il fait venir 'Alī pour le lui demander à son tour. 'Alī répond oui et 'Utmān lui demande alors: « Comment le prouveras-tu? » — « Parce que, rétorque 'Alī, le Prophète a dit: il n'y a pas d'homme plus véridique qu'Abū Darr ». (Ce soutien que 'Alī et Abū Darr se prêtent l'un à l'autre à l'aide de deux traditions ne manque pas de saveur).

'Utmān bannit Abū Darr et interdit à quiconque de lui parler. Abū Darr s'en va sous les yeux de 'Alī, d'al-Ḥasan, d'al-Ḥusayn et d'autres. Abū Darr vient à 'Alī et lui embrasse la main, s'écriant: « Quand je te vois, ainsi que ton fils, je me rappelle la parole de Mahomet (il y a là aussi sans doute une arrière pensée de légitimation) et ne peux m'empêcher de pleurer » (notons au passage que se manifeste ici la tendance d'une secte déjà soufrante). 'Alī lui parle, et comme Marwān b. al-Ḥakam lui fait une observation, il frappe le nez de son chameau en s'écriant: « Éloigne-toi, que Dieu t'éloigne en Enfer! ». Il accompagne Abū Darr en lui parlant longuement, ainsi que les autres, ce qui provoquera une brouille entre 'Alī et 'Utmān (II 172).

'Amr b. al-'Āṣ a dit du mal des Anṣār dans un discours. 'Alī, averti par al-Faḍl b. al-'Abbās, se rend à la mosquée et réfute 'Amr, faisant au contraire l'éloge des Anṣār (II, 128).

Après la mort d'Abū Darr, 'Utmān veut bannir 'Ammār qui

disait du mal de lui; une intervention de 'Alī, sollicité par les Banū Mahzūm, l'en empêche (II, 173).

'Alī fait aussi preuve de rectitude. Après la mort de 'Umar, 'Abd al-Rahmān b. 'Awf se fait déléguer la charge de choisir son successeur. Il demande tour à tour à 'Uymān et à 'Alī de s'engager à suivre la voie tracée par Abū Bakr et 'Umar. 'Uymān accepte; 'Alī refuse, ajoutant: « Le Coran et la tradition suffisent » (II, 162). A noter qu'al-Tabarī donne la même tradition historique. Lors de la *bay'at* de 'Alī, Marwān, Sa'īd b. al-'Ās et al-Walīd b. 'Uqba posent des conditions pour lui prêter serment, exigeant que 'Alī les décharge du châtiment qui pèse sur eux, leur laisse les biens qu'ils détiennent indument, et fasse mettre à mort les meurtriers de 'Uymān, « leur maître ». Ils provoquent ainsi la colère de 'Alī qui leur répond: « C'est à bon droit que j'ai agi. Vous décharger du châtiment et vous laisser les biens de Dieu et des Musulmans que vous détenez, je n'en ai pas le droit; cela appartient à Dieu. Je dois vous pousser à suivre le Coran et la Sunna ».

'Alī devenu calife, Mugīra aurait conseillé à 'Alī de rendre à Talha et al-Zubayr le gouvernement des provinces dont il les avait déstitués, et à Mu'āwīya le gouvernement de la Syrie. « Une fois les choses en bonne marche, aurait-il ajouté, tu feras d'eux ce que tu voudras ». 'Alī aurait refusé et Mugīra aurait dit alors: « C'est la dernière fois que je lui donne un conseil ».

A propos de la lutte entre 'Alī et Mu'āwīya, Ya'qūbī rapporte de nombreux traits que l'on retrouve par exemple dans Ṭabarī, traits qui peuvent être vrais, mais peuvent être aussi tendancieux, puisque, comme on le sait, Ṭabarī n'hésite pas à puiser à une source sûte comme Abū Miḥnaf. Mais le plus souvent, Ya'qūbī enjolive le récit de quelques traits ou paroles supplémentaires. C'est le cas dans le récit suivant: Quand 'Alī se rend à Kūfa, il destitue Ġarīr, gouverneur de Hamadān. Celui-ci lui propose d'aller trouver Mu'āwīya, la plupart des hommes de celui-ci étant de sa tribu. « Peut-être les amènerai-je à t'obéir unanimement », ajoute-t-il. Malgré l'avis défavorable d'al-Aštar (« Il a les mêmes passions qu'eux », dit celui-ci), 'Alī accepte, répondant à al-Aštar: « Laisse-le aller; s'il donne de bons conseils, il aura rempli sa mission; s'il trahit, pèsera sur lui la responsabilité de qui a trompé la confiance (d'autrui). *Je ne leur demande que d'établir la vérité, les autres leur demandent le mensonge* (Bā'il) ».

Ya'qūbī rapporte sans plus d'autres faits encore que l'on trouve

dans Ṭabarī: 'Alī, se préparant au combat, refuse les cadeaux des *dāwāqin* de Césiphon, « parce que ce serait plutôt à lui d'en dispenser ».

Ya'qūbī met en valeur aussi la clémence et la bonté de 'Alī. Lors de la bataille du chameau, 'Alī attend que trois hommes soient tués dans son camp avant d'engager le combat; et, après la victoire, il interdit de tuer les fuyards. Il fait preuve aussi de clémence et de délicatesse à l'égard de 'Ā'īša, fait d'ailleurs raconté par plusieurs historiens.

Bien entendu, à propos de la bataille de Siffin, Ya'qūbī raconte l'épisode de l'accès au fleuve que Mu'āwīya refusait aux troupes de 'Alī, et que 'Alī, s'en étant emparé, autorisera à celles de Mu'āwīya. Il évoque aussi les appels adressés par 'Alī à Mu'āwīya pour ne pas diviser la communauté, mais Mu'āwīya (ce qui d'ailleurs paraît très vraisemblable) ne veut que la guerre.

Dans l'acte de nomination de Ġarīya, chargé de combattre Busr, 'Alī recommande à Ġarīya la justice et la clémence, et de ne verser le sang qu'à bon droit.

Non seulement les vertus de 'Alī lui-même sont vantées mais cette idéalisation s'étend à ses fils (al-Ḥasan ressemble à Mahomet) et à ses fidèles compagnons, comme Miqdād, et surtout Abū Darr.

Ya'qūbī cherche aussi à illustrer le fait que 'Alī (en vertu de sa science surhumaine héritée des prophètes) n'avait pas besoin des autres, mais que les autres avaient besoin de lui, n'avait pas besoin du califat, mais que le califat avait besoin de lui; que 'Alī fut *jaqīh* durant les règnes des trois premiers califes. Ainsi, lorsqu'Abū Bakr fit recueillir le Coran, 'Alī l'avait déjà recueilli et divisé en quatre parties. Il aurait dit: « Le Coran a été révélé en quatre quarts » (II, 135-6). D'autre part, c'est 'Alī qui conseille de dater les lettres de l'hégire (II, 145). 'Umar consulte 'Alī à propos de Kūfa: faut-il partager la ville ou non? 'Alī répond non, et 'Umar suit son conseil.

Mais il faut avoir recours à tous les arguments possibles.

Ya'qūbī n'hésite pas, le cas échéant, à avoir recours au merveilleux. On a déjà cité les paroles de l'ange Gabriel lors de l'inhumation de Mahomet. Abū Darr sait à l'avance que des amis viendront chercher sa fille et l'emmèneront (II, 173). 'Umar lui-même a la vision de la guerre civile et de l'avenir tragique qui attend la communauté.

JUSTIFICATION DE L'ATTITUDE DE 'ALĪ

Ya'qūbi tente également de prouver d'une part que 'Alī était parfaitement conscient de ses droits et n'y avait pas renoncé, et aussi de justifier son attitude.

Ainsi, 'Alī ne prête serment à Abū Bakr qu'au bout de six mois, ou, selon une autre source, de quarante jours (II, 126).

Ya'qūbi cherche aussi à dégager 'Alī de la responsabilité du meurtre de 'Uymān. Lors de la bataille du chameau, Talha et al-Zubayr répondent aux ouvertures de 'Alī qu'ils réclament le sang de 'Uymān: 'Alī s'écrie: « Dieu maudisse les meurtriers de 'Uymān! ». Quand Marwān, Sa'īd et al-Walīd lui demandent de faire mettre à mort les meurtriers de 'Uymān, 'Alī leur répond: « Pour pouvoir tuer les meurtriers de 'Uymān, il me faudrait d'abord les combattre ». On verra plus loin que c'est la masse des haines que 'Uymān a accumulées contre lui qui a entraîné sa perte.

L'exposé de la bataille de Šifīn et de l'arbitrage constituent d'un bout à l'autre un long plaidoyer pour justifier l'attitude de 'Alī. (Acceptation de l'arbitrage, choix de l'arbitre, etc. . . .). Il y a donc une véritable polémique en général dirigée contre les orthodoxes. Toutefois, Ya'qūbi saisit l'occasion de Šifīn et de l'arbitrage pour laver 'Alī des accusations que portent contre lui les Hārīgites (II, 191).

Il évoque le départ des Hārīgites criant: « Les arbitres se sont montrés infidèles, le jugement appartient à Dieu seul! » et précise que ce départ s'est effectué après qu'Abū Musā l-Aš'arī, au cours de l'arbitrage, s'est laissé tromper par 'Amr b. al-Ās, ou selon une autre source, dès la fin de la bataille de Šifīn, lorsque 'Alī a accepté l'arbitrage. Sans l'explicitier, Ya'qūbi reproche aux Hārīgites leur obstination stupide et incompréhensible qu'il oppose à la justice et à l'équité de 'Alī.

1) 'Alī leur envoie 'Abd Allāh b. al-'Abbās pour parler; ils refusent.

2) 'Alī va les trouver en personne et leur demande: « Me taxez-vous d'ignorance? — « Non » répondent-ils, — « Mettez-vous mes loix à exécution? » — « Oui ». (Ils savent donc au fond que 'Alī a raison) — « Revenez, leur propose-t-il, discuter à Kūfa ». Ils reviennent tous, puis répètent: « Le jugement appartient à Dieu seul » et ressortent en tuant un homme et ses compagnons (ils sont donc butés et brutaux).

3) 'Alī envoie à nouveau 'Abd Allāh b. al-'Abbās leur dire:

* N'a-t-il pas jugé parmi vous équitablement? fait régner la justice parmi vous? respecté vos droits? » — « Nous lui reprochons, répondent-ils, d'avoir perdu des caractéristiques dont la perte d'une seule entraîne la perte de toutes les autres » (Suit l'énumération des reproches que les Hārīgites adressent à 'Alī).

Ibn 'Abbās voudrait que 'Alī réponde en personne, mais celui-ci le charge à nouveau de cette mission, qui entraînera le ralliement de deux mille hommes; il reste quatre mille Hārīgites qui seront tous tués, sauf moins de dix, alors que moins de dix partisans de 'Alī tomberont au combat.

Quels sont ces reproches et comment 'Alī les réfutera-t-il par l'intermédiaire d'Ibn 'Abbās? Ils reprochent à 'Alī:

1) D'avoir accepté de supprimer son titre de « Commandeur des Croiyants » dans l'accord d'arbitrage.

2) Nous l'avons abandonné, disent-ils le jour de Šifīn, et il ne nous a pas frappés du sabre pour nous ramener à Dieu (soitise, injustice et brutalité des Hārīgites).

3) Il nous a laissé nommer les deux arbitres.

4) Conclusion: Il a prétendu être *waṣī* mais, ce faisant, il a perdu la *waṣīyya*.

Réponse de 'Alī, par la bouche d'Ibn 'Abbās, appuyée sur le Coran et la Sunna: « N'êtes vous pas satisfaits du Livre de Dieu et des passages où le Prophète y est donné en exemple? » — « Oui » — Ibn 'Abbās répond alors à chacun de ces points par les arguments suivants:

1) A Hūdaybiyya, le Prophète a renoncé à mentionner dans l'accord la formule « Envoyé de Dieu ».

2) Dieu a dit dans le Coran, ne vous précipitez pas à votre perte: vous étiez nombreux et ma famille et moi peu nombreux.

3) Dieu a nommé deux arbitres à propos d'un lièvre d'un quart de *dirham* et a dit: « Deux hommes jugeront à son propos, et si les deux arbitres jugent selon le contenu du livre de Dieu, je ne pourrai me dégager de leur sentence ».

4) A propos de la *waṣīyya*: « Dieu a dit: Dieu impose à tous les hommes qui le peuvent de faire le pèlerinage; s'il y a des infidèles, eh bien! Dieu peut se passer du monde » (Cor. III, 9). C'est vous qui vous êtes montés infidèles en m'abandonnant, non moi. 'Alī porte une appréciation générale sur la fameuse formule des Hārīgites: « Le jugement appartient à Dieu seul »; c'est une formule vraie, par laquelle on a voulu exprimer le faux.

VICES DES ENNEMIS

Par contre, en opposition avec les vertus de 'Alī, Ya'qūbī met en valeur les vices de ses adversaires, (comme on l'a vu à propos des Hāriǧites) et en premier lieu des califes usurpateurs. Il reproche manifestement à Abū Bakr et à 'Umar leur ambition personnelle, et aussi, quand il s'agit de la satisfaire, leur fourberie, leur manque de scrupules et leur mépris de la Loi.

Abū Bakr et 'Umar, ainsi qu'Abū 'Ubayda b. al-Ġarrāh, ayant entendu dire que les Anṣār ont choisi l'un des leurs pour le califat, tentent de les convaincre, et ce faisant,

1) font preuve de précipitation,
2) mettent en avant discrètement leur qualité de Qurayšites (mais sans mentionner la famille du prophète; c'est donc un argument fallacieux).

3) Font un appel fallacieux encore à la tradition; Abū Bakr rappelle que le Prophète a dit de 'Umar « O Dieu renforce par lui la religion! » et prétend qu'il a appelé Abū 'Ubayda « l'émir de cette communauté ».

4) Mais cela était arrangé à l'avance, car après qu'Abū Bakr propose aux Anṣār de prêter serment à l'un de ces derniers, tous deux refusent en s'écriant: « Nous ne saurions passer avant toi ». Et Abū 'Ubayda, puis 'Umar, puis les Qurayš prêtent serment à Abū Bakr.

5) Ils lancent un appel fallacieux aux Anṣār: « Vous fûtes les premiers à aider Mahomet, ne soyez pas les premiers à changer les choses ».

6) Tout cela est fait soigneusement en dehors des Hāšimītes. Puis,

7) ils tentent d'isoler 'Alī en détachant de lui les 'Abbāsīdes (conseil de 'Umar et d'Abū 'Ubayda à Abū Bakr).

En effet,
a) Abū Bakr flagorne al-'Abbās (qui, en réponse, remercie Dieu d'avoir donné le Prophète);

b) ils font un appel trompeur à la liberté du choix des Musulmans (que Dieu leur a laissé assumer); et Abū Bakr, avec hypocrisie, affirme: je ne crains pas la faiblesse, avec l'aide de Dieu;

c) ils lancent contre 'Alī une accusation calomnieuse, le traitant de « calomniateur » qui cherche à mettre la discorde entre les Musulmans et vous a (vous 'Abbāsīdes) comme refuge (parallélisme

manifeste établi entre le cas de 'Alī et celui de Mahomet en face des Qurayš).

d) nouvel appel fallacieux: « Ou bien vous vous ralliez à l'*avis unanime*, ou bien vous tentez de les persuader de changer d'idée », ce qui signifie « nous ne sommes pour rien, nous, dans ce choix qu'ont fait les Musulmans ». Al-'Abbās d'ailleurs va réfuter cette affirmation de liberté de choix et d'unanimité, disant à Abū Bakr: Ou bien tu as été nommé par le Prophète, et tu es dans ton droit; ou bien c'est le choix des croyants, et dans ce cas nous n'avons pas été consultés. « Au reste, ajoute-t-il, tu dis qu'ils t'ont calomnié, donc même abstraction faite de nous, il n'y a pas eu unanimité ». e) ils tentent d'acheter et de corrompre les 'Abbāsīdes. Nous voulons, disent-ils à al-'Abbās, que tu aies une part pour toi et pour tes descendants parce que tu es l'oncle du Prophète. Ya'qūbī démontre aussi l'arbitraire d'Abū Bakr à qui al-'Abbās répond d'ailleurs: « Si c'est un droit des croyants, il ne t'appartient pas d'en décider; si cela nous appartient, nous ne nous contenterons pas d'une part ».

ŋ) 'Umar joint la menace voilée à la ruse et au cynisme, tout en feignant le désintéressement: « Nous n'avons pas besoin de vous, dit-il, c'est pour éviter que vous critiquiez l'*avis unanime* et que l'affaire devienne grave pour eux et pour vous. Songez à vous mêmes ».

On se rappelle aussi qu'Abū Bakr et 'Umar ont eu l'impudence de violer la maison de 'Alī, et 'Umar celle de l'affronter.

Mais une pareille attitude continuera à se manifester dans une certaine mesure durant les règnes des deux premiers califes.

Abū Bakr garde une hostilité persistante à l'égard des Anṣār. D'autre part, trait bien connu, il refuse de donner à l'ālima la palmeraie de Fadak qu'elle a reçue en héritage, sous prétexte que le Prophète aurait dit: « Nous, prophètes, ne laissons pas d'héritage; ce que nous laissons est aumône légale » (II, 127).

De même, sous le règne de 'Umar. Celui-ci est critiqué pour avoir délégué la prière à deux hommes, ce que n'avait pas fait le Prophète, ni même Abū Bakr. En outre, 'Umar a la désinvolture de dire: « Si *bid'a* il y a, c'est une magnifique *bid'a* » (II, 140). L'on sait que 'Umar prétend avoir vu dans le Coran un verset sur la lapidation qui n'y figure pas: Ya'qūbī, citant le fait, ajoute: « Mais il ne l'écrivit pas de peur qu'on dise: 'Umar a ajouté au Coran ».

'Umar fait agrandir le *maqām* et construire la mosquée de la Ka'ba, ce qui serait très bien. Pour cela il achète les maisons d'al-

tour; mais les maisons de ceux qui ne veulent pas vendre la leur sont détruites; et le prix en est versé au *Bayt al-mâl*. Or c'est ce qui se produit pour la maison d'al-'Abbās, qui d'abord proteste contre cette désinvolture (citant la tradition suivante: Le temple construit par David n'avait d'abord pas été agrégé parce qu'une parcelle de terre n'avait pas été achetée), mais qui finalement accepte de la laisser à Dieu (son attitude contrastant ainsi avec celle de 'Umar). Pourtant la condamnation d'Abū Bakr et de 'Umar est seulement partielle (ambition, manque de scrupule dans l'emploi des moyens, fourberie, falsifications dans les arguments, calomnie contre 'Alī, tentative de corruption, menace et violence, arbitraire, liberté et désinvolture à l'égard de la Loi, manque de respect pour le Prophète et sa famille).

Mais Ya 'qūbī ne désavoue pas 'Amr b. al-'Āṣ lorsqu'il qualifie Abū Bakr de « juste » et 'Umar de « trésor de la terre. » En outre, avec le temps, des remords se font jour chez l'un et chez l'autre. Par contre, la bête noire de Ya 'qūbī, c'est 'Uymān, à l'égard duquel il semble éprouver une haine sans restriction. Au reste, l'exposé de la chronique du règne de ce dernier est relativement brève et laconique. Au contraire, ses méfaits sont exposés avec complaisance, et il en ressort que Ya 'qūbī reproche à 'Uymān, responsable des malheurs des Musulmans et du sien propre, non seulement son illégitimité, mais aussi son ambition personnelle et familiale et donc son népotisme: la dilapidation à son profit des deniers de l'État; son arbitraire et ses abus de pouvoir; ses infractions à la loi de Dieu et son impiété; la falsification qu'il a opérée du Coran; la protection accordée aux ennemis de la Loi, son irrespect à l'égard de Mahomet (et même d'Abū Bakr et de 'Umar vis-à-vis desquels il se parjure); l'oppression exercée contre les justes et par conséquent les partisans de la famille du Prophète; ses efforts pour baillonner la vérité; sa tartufferie (ordonner le bien et le négliger); sa couardise qui s'accompagne de la violence du faible; tout cela accumulant contre lui une haine justifiée et généralisée, même, on le verra, celle de Mu'āwīya.

Son irrespect à l'égard du Prophète se manifeste dès le premier jour: il monte en chaire, à la place du Prophète (ce que n'avaient osé faire Abū Bakr et 'Umar); et des gens ont dit alors: « Aujourd'hui est né le mal ». Devant la réprobation de l'assistance, 'Uymān se tait d'abord, intimidé, puis il s'écrie: « Abū Bakr et 'Umar faisaient ici des discours, mais vous avez plutôt besoin d'un imām juste que

d'un imām qui fait des discours ». Or, il avait juré à 'Abd al-Rahmān b. 'Awf à trois reprises d'agir selon le Coran et la Sunna et l'exemple d'Abū Bakr et de 'Umar.

Les infractions à la loi et les *biḍā'* sont nombreuses: le jour de son intronisation, 'Uymān fait la prière devant une chandelle (*Miqdād* en est le témoin). Il a fait lapider une femme à tort; il ne s'en est rendu compte que trop tard, après l'intervention de 'Alī qui lui cite une tradition.

On lui adresse des reproches (et 'Ubayd Allāh, fils de 'Umar, se déchaine plus que tout autre) à propos du meurtre de l'Iranien converti, al-Hurmuzān, par un fils de 'Umar, et de sa non intervention à lui 'Uymān. 'Uymān déclare en chaire: « Je suis le *walī* du sang d'al-Hurmuzān; je l'ai donné à Dieu et à 'Umar et l'ai laissé pour le sang de 'Umar ». A quoi *Miqdād* lui répond: al-Hurmuzān est à Dieu et à Mahomet; il ne t'appartient pas de donner ce qui leur appartient.

Aussi Abū Darr peut-il dire à juste titre, à la mosquée de Damas: « Dieu maudisse ceux qui ordonnent le bien et négligent de le faire, qui interdisent le mal et le pratiquent ».

Certaines *biḍā'* de 'Uymān manifestent la violence du faible, violence qui, on le verra, s'accompagne de couardise.

Procédant à l'extension de la mosquée de la Ka'ba, il fait pour les maisons, comme a fait 'Umar: mais, en outre, il jette en prison ceux qui protestent, en disant: « Ma clémence vous enhardit; vous n'aviez rien dit quand c'était 'Umar! ».

La couardise de 'Uymān est manifestement mise en opposition avec le courage de 'Alī. 'Abd al-Rahmān b. 'Awf lui dit un jour: « Je t'ai prêté serment d'allégeance, mais je te suis supérieur par trois qualités », et il lui reproche: 1) de n'avoir pas été à Badr (et 'Uymān de s'excuser: « j'ai veillé sur la maison de Mahomet qui m'a donné ma part de butin »; 2) de n'avoir pas assisté à la *bay'at* d'al-Ridwān (le Prophète, dit 'Uymān, l'a fait pour moi); 3) d'avoir battu en retraite à Uhud (Dieu, répond 'Uymān, m'a pardonné. D'ailleurs nous avons tous fait des choses pour lesquelles nous ne savons pas si Dieu nous a pardonné). En ce qui concerne la protection accordée aux ennemis de la Loi, il y en a de multiples exemples. Il y a des hommes bannis par Mahomet et rappelés par 'Uymān, comme al-Hakam b. Abī l-'Āṣ, à qui 'Uymān a écrit de revenir et qu'il a revêtu de soie et d'un *ṭaylasān*.

Al-Walīd, demi frère de 'Uymān, est nommé gouverneur de Kūfa.

Il dirige la prière en état d'ivresse et tombe dans le *mihnāb*. Puis il fait venir un magicien qui entre par le derrière d'un charneau et en ressort par la bouche. Ġundub tue ce magicien; al-Walid veut le faire mettre à mort, mais les Azd s'y opposent; al-Walid se borne à le mettre en prison où il prie sans arrêt. Le geolier le laisse évader, et al-Walid fait donner à ce geolier deux cents coups de fouets. Sous la pression de l'opinion publique, 'Ujmān se voit contraint de destituer al-Walid et le fait battre; mais en fait il le protège et le nomme percepteur de l'impôt sur les Kalb et les Balqin (II, 165). 'Ujmān, d'autre part, est dominé par Marwān b. al-Ḥakam et par Abū Sufyān (II, 172).

Au contraire 'Ujmān opprime les gens qui veulent faire respecter la Sunna. Par exemple, il met 'Ubayd Allāh b. 'Umar en résidence forcée à Kūfa, à cause de son acharnement à défendre la cause d'al-Hurmuzān. Mais il s'acharne surtout sur les partisans de 'Alī. Ayant appris qu'Abū Darr l'attaque en chaire, mentionnant « les lois du Prophète et celles d'Abū Bakr et 'Umar que 'Ujmān a changées », 'Ujmān l'envoie tout d'abord en Syrie, gouvernée par Mu'āwīya. Mais Abū Darr continue à prêcher dans le même sens à la mosquée de Damas devant un grand auditoire, et Mu'āwīya écrit à 'Ujmān: « Tu as semé le désordre en Syrie contre toi même ». Alors 'Ujmān fait revenir Abū Darr, prisonnier, sans couverture sur la selle de son charneau (marque de cruauté). Puis il le bannit dans sa localité d'origine jusqu'à sa mort, avec interdiction à quiconque de lui adresser la parole (pour faire taire la vérité).

Il voulut aussi bannir 'Ammār b. Yāsir qui avait prié sur la tombe d'Ibn Mas'ūd en secret et à l'insu de 'Ujmān, puis de même sur la tombe de Miqdād. A la mort d'Abū Darr, 'Ujmān ayant prononcé la formule: « Que Dieu l'ait en sa miséricorde », 'Ammār avait fait une réflexion goguenarde et avait dit du mal de 'Ujmān. Mais celui-ci, sur l'intervention de 'Alī et des Banū Mahzūm, renonça à le bannir. Par contre, il bannit 'Abd al-Rahmān b. Ḥanbal qui l'avait pris pour cible d'une satire et critiquait les actions de son fils et de son oncle maternel.

'Ujmān fait subir également des mauvais traitements à Ibn Mas'ūd qui avait refusé de livrer sa recension du Coran au gouverneur de Kūfa. Il fait venir Ibn Mas'ūd et, à l'arrivée de celui-ci, dit en chaire: « Une mauvaise bête arrive chez vous ». Ibn Mas'ūd répond grossièrement; 'Ujmān le fait traîner par le pied, ce qui lui cause la fracture de deux côtes, puis il le prive de sa pension.

'Ujmān vient faire visite à Ibn Mas'ūd malade et veut se faire pardonner, lui proposant de se laisser appliquer le talon et de lui rendre sa pension. Dignement, Ibn Mas'ūd refuse et reste fâché jusqu'à sa mort.

Ya'qūbi reproche aussi à 'Ujmān, je l'ai dit, d'avoir dilapidé les deniers publics. En effet, 'Ujmān s'est fait construire un palais et s'est constitué des propriétés.

On raconte aussi que 'Ujmān, ayant marié sa fille à son parent Marwān b. al-Ḥakam, fait donner à celui-ci le cinquième des sommes énormes prises en butin sur l'Ifrīqiya. Quand 'Ujmān enlève à Abū Mūsā l-Aṣ'arī le gouvernement de Baṣra pour le donner à 'Abd Allāh b. 'Āmir, Abū Mūsā (pourtant le futur traître) s'écrite en chaire: « Il vous arrive un jeune homme (de vingt cinq ans) qui a beaucoup de grand-mères et de tantes dans Qurayš et qui répandra sur vous l'argent en abondance » (II, 166). Abū Ishāq, dit encore Ya'qūbi, raconte d'après 'Abd al-Rahmān b. Yāsār, témoin de visu, que 'Ujmān vint trouver le percepteur des impôts sur le marché de Médine et lui dit: « Paie tant à al-Ḥakam b. Abī l-Ās » (le banni de Mahomet), car, ajoute Ya'qūbi, « quand 'Ujmān faisait des cadeaux à des gens de sa famille, c'était sur le trésor ». Le percepteur refusant, 'Ujmān insiste: « Tu es notre trésorier à nous » — « Tu mens, répond le percepteur; je ne suis ni le tien ni celui de ta famille, mais celui des Musulmans ». Le vendredi, lors du prêché de 'Ujmān, le percepteur rapporte cet échange de paroles, et dit: « Voici, Musulmans, les clefs de votre trésor »; puis il les jette. 'Ujmān les ramasse et les remet à Zayd b. Ṭābit.

Avant la mort d'Abū Darr, lorsque celui-ci, à la suite de ses sermons, avait été ramené à Damas, 'Ujmān l'avait fait comparaître et lui avait demandé: « Il paraît que tu répètes: j'ai entendu le Prophète dire: quand les Umayyades atteindront le nombre de trente, ils feront des territoires de Dieu leur royaume (*dawalan*), des serviteurs de Dieu des esclaves (*hawalan*) et de la religion un lieu d'embauches et de périls (*daḡalan*) » — « C'est vrai », avait répondu Abū Darr. — « Ét vous autres, avait encore demandé 'Ujmān, avez-vous entendu le Prophète le dire? ». C'est alors qu'il avait envoyé chercher 'Alī et lui avait posé la même question; que 'Alī avait répondu oui, que 'Ujmān lui avait demandé: « Comment en témoigneras-tu? », 'Alī lui avait répondu: « Par la parole du Prophète: jamais la terre n'a porté d'homme aussi véridique qu'Abū Darr » (II, 172). — 'Ujmān, ajoute Ya'qūbi, distribuait beaucoup

d'argent et donnait les premiers postes à ses parents (II, 173; ce que confirment toutes les sources).

En ce qui concerne le Coran, Ya'qūbi relate que 'Uymān fait rassembler le Coran dans l'ordre que nous connaissons actuellement; il fait bouillir ou brûler les autres exemplaires, et expédier dans toutes les grandes villes sa vulgate, la seule autorisée. Il ne voulait pas « qu'on lût le Coran d'un tel ». Le conflit d'Ibn Mas'ūd avec 'Uymān tenait d'ailleurs au fait qu'il avait refusé de livrer son exemplaire. Cette allusion à la falsification du Coran reste voilée, et l'on se demande pourquoi.

Ya'qūbi insiste sur les haines que 'Uymān avait accumulées contre lui-même. Dès le début de son règne, il se fait des ennemis, mais au bout de six ans la haine devient générale (on sait que les orthodoxes eux-mêmes divisent son règne en deux moitiés, une bonne et une mauvaise; que les Hāriǧites considèrent la première partie de son califat comme légitime, la deuxième comme usurpée). Il s'attire dès le début, en effet, la haine de 'Amr b. al-'Āṣ son parent (II, 164), celle d'Abū Mūsā l-Aṣ'arī (II, 166), celle de 'Abd al-Rahmān b. 'Awf qui pourtant l'avait porté au pouvoir (II, 167), celle d'Ibn Mas'ūd, et bien entendu de toutes sortes d'autres gens. Mais c'est surtout au bout de six ans que la haine devient générale, haine qui entrainera sa perte. Lorsque les troubles commencent à éclater et qu'arrivent les délégations, 'Amr b. al-'Āṣ lui-même, chargé par 'Uymān de l'excuser, monte en chaire et, après avoir énuméré les qualités d'Abū Bakr et de 'Umar, ajoute: « 'Uymān a pris le pouvoir; vous avez parlé, il a parlé; vous le blâmez, il s'excuse. Pas vrai? » — « Oui », répond l'assistance. « Patience, répond 'Amr; le petit grandit, le maigre engraisse; peut-être vaut-il mieux remettre à plus tard que d'agir prématurément » — 'Amr exprime, sinon de la haine, du moins du mépris. Le petit grandit: cela signifie-t-il « 'Uymān fera des progrès » ou « 'Uymān sera remplacé par un plus méritant »? En tout cas, cela veut dire « Patientez, cela ne sera pas éternel ». A 'Uymān qui lui fait des reproches, 'Amr répond: « J'ai dit le meilleur que je sache sur toi » et 'Uymān lui dit à son tour: « Ta cuirasse a des poux depuis que je t'ai destitué du gouvernement de l'Égypte », ce qui, par la même occasion, attire l'attention sur le manque de désintéressement de 'Amr (II, 173). Ya'qūbi fait aussi ressortir la haine que 'Āṣa, d'une part, Talha et al-Zubayr (qui pourtant, luttant contre 'Ali, prendront que leur but était de venger le sang de 'Uymān) de l'autre, portaient à 'Uymān. 'Āṣa

par exemple, répond à Marwān qui la prie d'intervenir en faveur de la paix: « Crois-tu que j'aie des hésitations? Je voudrais qu'il soit coupé en morceaux dans un sac; je serais capable de le porter moi-même pour le jeter à la mer » ('Uymān avait diminué sa pension et lui avait enlevé la préséance parmi les femmes du Prophète; ce trait, par la même occasion, témoigne contre le désintéressement de 'Āṣa). Mais tout cela entre dans un cadre plus vaste, et l'on perçoit l'intention de Ya'qūbi dans le récit de la fin de 'Uymān. L'on connaît l'incident du cavalier intercepté par la délégation égyptienne sur la route de son retour. Ce cavalier portait une lettre destinée au gouverneur d'Égypte, lui enjoignant de couper les mains et les pieds des membres de la délégation quand ils seraient de retour. Ya'qūbi marque là la duplicité et la cruauté de 'Uymān; mais en même temps, il nomme les meneurs (Muhammad b. Abi Hudayfa, Ibn 'Udays al-Balawī, Kināna b. Bisr), dégageant d'autant la responsabilité des partisans de 'Ali, et insiste sur l'acharnement de Talha, al-Zubayr et 'Āṣa (qui, plus tard, prétendront venger 'Uymān). Il insiste aussi sur la trahison de Mu'āwīya: celui-ci répond à l'appel de 'Uymān, mais laisse délibérément ses troupes en Syrie et vient demander à 'Uymān, assiégé, des instructions; 'Uymān est tué avant son retour. Il avait discerné la duplicité de Mu'āwīya, à qui il avait dit: « Tu as voulu que je sois tué afin de pouvoir dire: je suis l'héritier (*waṭīf*) de la vendetta ». Quand 'Uymān est tué après quarante jours de siège, Ya'qūbi cite les noms des meurtriers et des meurtriers présumés (qui ne sont pas des partisans de 'Ali); par contre, il ne fait aucune mention de la mort pieuse de 'Uymān lisant le Coran (qu'évoquent par contre les Iḥwān al-ṣafā'). Il semble en somme vouloir dégrader la responsabilité de 'Ali et montrer que l'indignité de 'Uymān, des Umayyades et de leurs partisans ont provoqué cette mort. Cela est confirmé par le fait que 'Uymān est resté trois jours avant d'être enterré et qu'il a été ensuite enseveli de nuit, quatre hommes (dont un de ses fils) faisant la prière sur lui, *ou même, selon une autre source, sans qu'aucune prière soit faite* (II, 174-5). On voit aussi que Ya'qūbi fait d'une pierre deux coups, et l'on ne sait qui mérite plus de réprobation de 'Uymān ou de Mu'āwīya (comme tout à l'heure 'Amr). Et de même que 'Ali et Abū Darr mettaient en valeur leurs vertus réciproques, les méchants mettent en valeur leurs vices réciproques. Il y a donc un véritable parallèle entre 'Ali et ses qualités prophétiques d'une part, et 'Uymān d'autre part, qui a les

défauts inverses; 'Uymān est en quelque sorte l'anti-calife, le *didd* de 'Alī, et aussi, entre le grand nombre de partisans de 'Alī et d'ennemis de 'Uymān. Leurs situations respectives évoquent d'ailleurs celles de Mahomet et celle des Qurayš, notamment de l'Umayyade Abū Sufyān.

Mais on a déjà remarqué les vices de quelques ennemis de 'Alī: ceux de Marwān, de Sa'īd b. al-'Āṣ, d'al-'Walīd b. 'Uqbā. Il faut revenir sur ceux de Talha et d'al-Zubayr; ces ambitieux sont les premiers à prêter serment à 'Alī, lors de sa *bay'a*, au nom des Muhāğir-s; mais ils rompent leur serment. Ils se disputent la direction de la prière et en laissent passer l'heure. Ils détournent 'Ā'īša de son devoir, si bien qu'al-Aḥnaf, lors de la mort d'al-Zubayr, s'écrie: « C'est trop fort! Il amène la femme du Prophète, la pousse, « déchire son voile », la cache chez lui, et puis l'abandonne et s'en va. N'y a-t-il pas un homme pour le punir? ». Quant à 'Ā'īsa, Ibn 'Abbās lui reproche d'avoir quitté la maison où le Prophète lui avait donné l'ordre de rester. Mais c'est surtout Mu'āwīya, et aussi son âme damnée 'Amr b. al-'Āṣ, que Ya'qūbi accable, bien qu'il ait presque plus d'indulgence à leur égard qu'à celui de 'Uymān. De fait fourberie et cruauté sont les deux vices essentiels qui se dégagent de son portrait par Ya'qūbi. Alors semble tout à fait justifiée la réponse que Qays b. Sa'īd, gouverneur de l'Égypte pour le compte de 'Alī, fait à Mu'āwīya quand celui-ci essaie de le gagner: « Tu n'es qu'une idole de la Mecque, entré de force dans l'Islam, et tu en es sorti bien volontiers », ce qui laisse entendre que Mu'āwīya s'est lui-même exclu de la communauté. Mu'āwīya a fait empoisonner al-Aṣṭar, le fidèle général de 'Alī, que celui-ci a envoyé en Égypte; Mu'āwīya craignait qu'il ne ralliât les Yéménites. Ses généraux, bien entendu, font preuve de la même cruauté, en général conformément à ses instructions. Par exemple Mu'āwīya b. Hudayğ tue Muhammad b. Abī Bakr et l'introduit dans le cadavre d'un âne. Busr b. Abī Arfāt est envoyé par Mu'āwīya conquérir le Hīğāz et le Yémen avec mission de faire régner la terreur en persuadant les Mecquois et les Médinois qu'il ne leur fera pas de quartier, et de dépouiller de leurs biens ceux qui refuseront de se rallier. Et Busr a le front de justifier en chaire la terreur qu'il veut faire régner, à l'aide d'un verset coranique. Au Yémen, Busr tue le remplaçant du gouverneur et son fils, et aussi les deux fils du gouverneur en titre, qui avaient été confiés à la garde de leur mère et d'un homme, qui sera tué, lui aussi, « ce qui, remarque Ya'qūbi, ne s'était jamais vu

à l'époque de la Ġāhiliyya ». En outre, Busr menace les gens de Nağrān et massacre ceux de Ġayṣān.

Mais ce qui ajoute à l'horreur des vices des ennemis de 'Alī, c'est qu'ils sont parfaitement conscients de la légitimité de droit divin de 'Alī (légitimité qui s'étend à toute sa famille) et sont poussés par des raisons inavouables. C'est le cas des trois premiers califes, dont on a déjà vu l'ambition. Abū Bakr, avant de mourir, regrette de n'avoir pas demandé au Prophète qui devait être son successeur, afin d'éviter les dissensions dans la communauté.

Lorsque 'Umar fait établir le *diwān*, le premier inscrit est 'Alī, le deuxième al-Ḥasan, le troisième al-Ḥusayn. Ya'qūbi, vraisemblablement dans le souci de paraître impartial, ajoute que, selon une autre source, le premier inscrit aurait été al-'Abbās (II, 153). 'Umar demande à 'Alī la main d'Umm Kulthūm et l'épouse. « J'ai entendu le Prophète dire, dit-il: "Toute lignée et tout lien seront coupés le jour du Jugement, sauf le mien". J'ai voulu avoir un lien avec le Prophète » (II, 148). Un jour, le cheval de 'Umar devance celui d'al-'Abbās; 'Umar retient son cheval et dit: « Il n'est permis à personne de vous devancer, Hāšimites! ». A quoi al-'Abbās répond: « Nous sommes forts pour la prophétie, faibles pour le califat » (II, 148). Un jour de sécheresse, 'Umar sort avec la foule, prend la main d'al-'Abbās et s'écrie en s'adressant à Dieu: « Nous nous rapprochons de Toi par l'oncle de Ton Prophète; ne déçois pas l'idée qu'ils se font de leur Prophète! ». Et la pluie se met à tomber (II, 150). 'Umar refuse aux Qurayš d'aller à la guerre sainte. Il termine en parlant d'Abū Bakr et ajoute: « La *bay'a* d'Abū Bakr fut une faute (Dieu nous préserve de ses conséquences fâcheuses!). Si quelqu'un recommence une pareille faute, tuez-le » (II, 158). Un jour, 'Umar fait devant Ibn 'Abbās la critique de ses successeurs éventuels, et en particulier de 'Uymān, et il demande à Ibn 'Abbās: « Penses-tu que votre maître 'Alī puisse prendre le pouvoir? » — « Comment non, répond Ibn 'Abbās, étant donné son antériorité, son mérite, sa parenté avec Mahomet, et sa science? » (c'est-à-dire les qualités de l'imām). « Tu l'as dit, reprend 'Umar; s'il prend le pouvoir, il les mettra sur la bonne voie. Mais il se soucie de sa seule opinion, et malgré son jeune âge, impose aux autres le silence. S'il a le pouvoir, il ne leur passera rien; et dans ce cas, ils rompront sa *bay'a*, puis le combattent » (II, 158-9). Remarquons que 'Umar cherche à se donner des raisons objectives de ne pas obéir à Dieu; notons aussi que ce passage, qui prédit l'avenir, a été manifestement forgé tardivement.

La cause de la haine de Talha et al-Zubayr (les premiers, on l'a vu à prêter serment au nom des Muhāğir-s), c'est leur ambition déçue. Ayant été, prétendent-ils, mal traités après la mort de Mahomet, ils demandent à 'Alī de les associer au pouvoir. 'Alī accepte volontiers et s'apprête à donner à Talha le gouvernement du Yémen et à al-Zubayr celui de la Yamāma et du Bahrayn; mais ils ont une parole qui dénonce leur ambition et 'Alī les destitue. Au reste, à sa mort, lors de la bataille du chameau, Talha reconnaît : « Je n'ai jamais vu un vieillard de Quray's perdre plus que moi. Je n'ai jamais posé le pied sans savoir où, sauf cette fois ». L'affreux Marwān lui-même, qui a tué Talha d'une fleche, s'écrie : « Maintenant que je l'ai tué, je ne demanderai plus la vengeance du meurtrier de 'Ujmān », prouvant du même coup qu'il est parfaitement conscient du fait que 'Alī n'en porte pas la responsabilité. Le cas d'al-Zubayr est caractéristique aussi; al-Zubayr est mourant; 'Alī, lui assurant l'amān, lui rappelle une parole du Prophète qu'ils ont entendue tous les deux : « Pardieu, s'écrie al-Zubayr, je ne me la suis rappelée qu'à l'instant ». Son fils 'Abd Allāh lui dit : « Ce n'est pas vrai, tu as peur du sabre des Hāšimites! ». Al-Zubayr demande alors une lance, s'élançant sur l'armée de 'Alī, et perce les lignes en s'écriant : « Est-ce qu'un poltron ferait cela? ». Il perce d'ailleurs les lignes, parce que 'Alī, dans sa magnanimité, a dit : « Faites-lui place, il est dans une situation embarrassante ».

'Ā'īsa, de son côté, s'est laissée entraîner par Talha et al-Zubayr, non sans avoir mauvaise conscience. Elle demande finalement pardon à 'Alī. En général, ces personnages ont en fin de compte des remords, sauf 'Ujmān et Mu'āwīya, pourtant conscients eux aussi de leur mauvais coup.

Avant de se lancer dans la lutte contre 'Alī, Mu'āwīya hésite. Il écrit à 'Amr : « Viens, je ne prendrai pas de décision avant ton arrivée ». 'Amr alors hésite lui aussi; il demande conseil à ses deux fils; l'un lui déconseille de se rendre à cette invitation, de peur qu'il ne perde l'autre monde; l'autre l'y pousse et son avis semble l'emporter; 'Amr fait seller et déseller son chameau à trois reprises, car ses hésitations continuent. Il demande finalement l'avis de son affranchi Wirdān, qui lui conseille de rester, car « avec 'Alī c'est l'autre monde sans le bas monde, et avec Mu'āwīya le contraire ». Mais 'Amr lui dit finalement : « Les Arabes me conseillent d'aller rejoindre Mu'āwīya; selle! » (fait-il le contraire de ce que Wirdān lui conseille parce que celui-ci est un non-Arabe et faisait-on déjà

aux Šī'ites, à l'époque de Ya'qūbī, la réputation injustifiée d'être des non-Arabes?). Également significative est la prétendue conversation entre 'Amr et Mu'āwīya : « 'Alī a bien plus de prestige aux yeux des Arabes », dit 'Amr. — « Oui, répond Mu'āwīya, mais nous lui attribuerons le meurtre de 'Ujmān » — « Mieux vaut ne pas le mentionner » — « Pourquoi? » — « Parce que tu lui as fait défection » — « Laisse donc, et, prête-moi serment » — « Je ne te donnerai mon autre monde que si je reçois une part de ton bas monde » — « Laquelle? » — « L'Égypte ». 'Amr accepte de rester passer la nuit de peur que les gens ne se déchainent contre lui. Une fois l'Égypte attribuée à 'Amr par contrat et devant témoins, 'Amr prête serment à Mu'āwīya, et tous deux s'engagent à une fidélité mutuelle. Plus tard, Wirdān, lisant le texte de l'accord entre Mu'āwīya et 'Amr, dira à celui-ci qu'il s'est fait flouer et qu'il fallait faire préciser que l'Égypte serait aussi à ses descendants (II, 220). Il est à remarquer qu'à deux reprises (avant de partir, au moment de ses hésitations; puis quand il reste passer la nuit chez Mu'āwīya), 'Amr dit des vers, qui ont sans doute pour but de rendre le récit plus vraisemblable pour le lecteur de l'époque. Il s'agit donc d'un marchandage vil, mais conscient; et tous les deux se poussent mutuellement. Et, après avoir, si l'on peut dire, vendu son âme au diable, 'Amr sera désormais l'âme damnée de Mu'āwīya, et l'on sait le rôle qu'il jouera tout au long de la bataille de Siffin (Mu'āwīya s'appropriait à fuir à cheval quand 'Amr lui conseilla la ruse des exemplaires du Coran) et de l'arbitrage (on se rappelle comment 'Amr a floué Abū Mūsā). C'est lors de sa mort, seulement, que 'Amr éprouvera regrets et remords.

MASSE DES PARTISANS

Ainsi Ya'qūbī ne se borne pas à affirmer, il cherche des témoignages dans les faits historiques, ou dans la bouche de partisans de 'Alī, ou même d'autres. Bien plus, il veut prouver que les partisans de 'Alī constituaient une majorité écrasante. Outre ses fidèles compagnons, bien connus, comme Abū Darr, étaient partisans de 'Alī : ses cousins les 'Abbāsīdes, presque tous les Anṣār, de nombreux Muhāğir-s, et même d'anciens ennemis du Prophète. Entre autres prêtent serment d'allégeance à 'Alī : Abū Sufyān b. Ḥarb (II, 126), 'Utba b. Abī Lahab (II, 124), Ḥālid b. Sa'īd et aussi le poète du Prophète Ḥassān b. Tābit (II, 128). Ya'qūbī fait ressortir la fidélité et la dignité des 'Abbāsīdes, qui refusent de se laisser

acheter. Les 'Abbāsides croient à la légitimité du Prophète, disant par exemple : « Le Prophète est l'arbre, nous sommes les branches ». Mais leur homme (contrairement aux 'Abbāsides postérieurs), c'est 'Alī. Quand 'Amr b. al-'Āṣ dit du mal des Anṣār, al-Faḍl b. al-'Abbās vient en informer 'Alī. Après l'intronisation d'Abū Bakr, al-Faḍl b. al-'Abbās lui dit ainsi qu'à ceux qui l'ont mis au pouvoir : « Vous n'avez le califat qu'en vertu d'une fraude, et notre maître en est plus digne que vous » (II, 128). — Al-'Abbās dit à Abū Bakr et à 'Umar : « Dieu a laissé aux Musulmans le soin de choisir librement en trouvant la vérité, non sous l'influence de la passion » (II, 125), autrement dit, en vertu de la volonté divine, un libre choix aurait infailliblement amené la nomination de 'Alī. En ce qui concerne les Anṣār, on se souvient qu'ils avaient choisi l'un des leurs pour le proposer comme calife. Lors de leur discussion avec Abū Bakr, 'Umar et Abū 'Ubayda, 'Abd al-Rahmān b. 'Awf leur ayant dit : « Quel que soit votre mérite, vous n'avez pas un Abū Bakr, un 'Umar ou un 'Alī », al-Mundir b. Arqam répond (s'agissant manifestement de 'Alī) : « Nous ne nions pas leur mérite. Il y a parmi eux un homme auquel, s'il avait demandé le pouvoir, personne ne l'aurait disputé ».

Lors de l'intronisation d'Abū Bakr, Muhāğir-s et Anṣār ne doutaient pas que 'Alī aurait été choisi. Beaucoup tardèrent à introniser Abū Bakr et penchèrent vers 'Alī (nombre de ces hésitants sont cités par leur nom; II, 124).

Plus tard, lors de la *bay'ā* de 'Alī, il n'y eut que trois abstentions : Marwān b. al-Ḥakam, Sa'īd b. al-'Āṣ et al-Walīd b. 'Uqba; or les pères des deux derniers avaient été tués à Badr par 'Alī, et le père du premier avait été blâmé par 'Alī quand 'Utmān l'avait rappelé (II, 178). De même, à propos de la lutte entre 'Alī et Mu'āwīya, Ya'qūbī énumère les combattants de Badr ou d'autres batailles et d'une façon générale les Anṣār et Muhāğir-s qui combattent aux côtés de 'Alī. Mu'āwīya n'avait avec lui que deux Anṣār (II, 188). Même parmi ceux qui ont prêté serment d'allégeance à Mu'āwīya, il y en a qui ont fait semblant d'embrasser son parti, par peur. Ainsi, Ġābir b. 'Abd Allāh al-Anṣārī va trouver Umm Salama et lui dit : « J'ai peur d'être tué, mais c'est une *bay'ā* d'erreurs » — « Alors, répond Umm Salama, prête serment, car la *taqīyya* a poussé les Gens de la Caverne à assister aux fêtes avec leurs congénères » (II, 184), et des oies suivent Ġābir et le tirent en arrière; c'est donc au début du règne de Mu'āwīya que Ya'qūbī fait remonter la

nécessité de la *taqīyya*, qui justifie du même coup l'attitude des imāms. 'Alī aurait donc dû faire l'unanimité ou tout au moins rallier l'immense majorité des gens de bonne foi et l'emporter. Mais alors, quelles furent les raisons de sa défaite ?

RAISONS DE LA DÉFAITE DE 'ALĪ

Il y a des raisons directes. Il y a tout d'abord la trahison et la défection de personnages importants, qui ont préféré le bas-monde à l'autre. C'est ce que Ya'qūbī tente de montrer tout au long du récit de la bataille de Šifīn et de l'arbitrage. Les faits sont les mêmes que ceux que rapporte Tabarī, mais Ya'qūbī les interprète plus clairement.

Il y a d'abord la prétendue trahison d'al-Aṣ'at b. Qays al-Kindī, que Mu'āwīya, selon Ya'qūbī, avait soudoyé.

1) Lorsque Mu'āwīya propose l'arbitrage, al-Aṣ'at affirme que « Mu'āwīya invite les gens à la vérité » — Il menace 'Alī de le quitter s'il ne répond pas favorablement à la proposition de Mu'āwīya et il entraîne l'adhésion des Yéménites; il menace même 'Alī de le livrer entièrement à ses adversaires. Cela entraîne une violente dispute entre al-Aṣ'at et le fidèle al-Aṣṭar.

2) Lorsqu'il s'agit de choisir l'arbitre, 'Alī choisit Ibn 'Abbās. Sous prétexte qu'il ne fallait pas deux arbitres Mudjarites, al-Aṣ'at lui force la main et l'oblige à choisir Abū Mūsā l-Aṣ'arī « qui n'avait pas participé à la guerre ».

Il y a aussi, lorsque l'arbitrage est décidé, la trahison d'Abū Mūsā qui n'était pas gagné à Mu'āwīya mais avait ses visées particulières (ce qui semble historiquement vraisemblable).

1) Lorsque sont rédigés les deux documents (de 'Alī et de Mu'āwīya), il s'agit de savoir si l'on peut renoncer à mettre le nom de 'Alī en premier et à lui donner son titre de commandeur des croyants.

Abū Mūsā presse 'Alī d'accepter cette renonciation, au point qu'al-Aṣṭar en vient presque aux mains avec lui et le menace : « J'en ai tué de moins mauvais que toi; je sais que tu ne recherches que la guerre civile et que tu préfères les biens de ce monde ». On sait que 'Alī se réfère finalement à l'exemple du Prophète à Jūdayhiyya pour renoncer.

2) Mais Abū Mūsā, infidèle à 'Alī, mais non rallié à Mu'āwīya, est naif en même temps que traître. L'on sait qu'Abū Mūsā propose de conférer le califat d'abord aux fils de 'Abd Allāh, puis à 'Abd

Allāh b. 'Umar; que 'Amr lui dit « Destitue 'Ali et je destitueraï Mu'āwīya »; qu'Abū Mūsā, malgré les objurgations d'Ibn 'Abbās, accepte de monter en premier sur l'estrade et destitue 'Ali; que 'Amr au contraire confirme Mu'āwīya; qu'Abū Mūsā traite alors 'Amr de traître hypocrite et de chien et que celui-ci en retour le traite "d'âne portant des livres" (cf. Tabari). Et les partisans de 'Ali (ce qui du même coup justifie le rejet de l'arbitrage) de s'écrier: « Les arbitres n'ont pas jugé selon le livre ».

Il y a aussi la semi trahison de Mūsāyab à l'égard d'Ibn Mas'ada que Mu'āwīya avait envoyé contre Médine et la Mecque.

Mais, outre la trahison de ces hauts personnages, il y a eu trop de défections dans la masse des partisans de 'Ali; il y a eu non seulement les Hārigites, mais aussi les tièdes:

Les villes elles-mêmes se montrent peu empressées. La Mecque prise par Busr b. Abi Artāt se fait tirer l'oreille pour prêter serment à Mu'āwīya. Mais elle se soumet quand Busr s'écrie: « Partieu, vous prêterez serment, fût-ce par vos derrières ». Mais c'est surtout Kūfa, pourtant principal siège des partisans de 'Ali, qui est prise à partie. Ya'qūbi met dans la bouche de 'Ali plusieurs prônes pour reprocher aux Coufites leur peu d'empressement et les inciter à la lutte, quand il s'agit notamment d'aller prêter secours à Malik b. Ka'b, de marcher contre al-Dahhāk et contre Busr au Yémen. Dans ce dernier prône, 'Ali dit notamment: « Ce qui fait la faiblesse de l'Islam et la perte de la religion, c'est que le fils d'Abū Sufyān appelle à lui des hommes vils et méchants qui répondent à son appel; moi, je vous appelle et vous n'"agissez pas bien"; vous avez peur » (II, 204). Lorsqu'Abū Maryam fait visite à 'Ali, celui-ci lui dit: « Les méchants m'appellent; je refuse d'abord; puis je réponds favorablement, et alors ils se dispersent loin de moi. Le bas monde est l'épreuve des hommes de bien. L'épuisement et l'épreuve viennent plus vite à ceux qui aiment Dieu et qui n'aiment que le torrent dans son cours ». Une épreuve, c'est bien de cela qu'il s'agit. Et c'est là la raison de l'échec. En fait, si 'Ali perdit, c'est que le combat est désespéré, perdu d'avance, en vertu du destin voulu par Dieu. Et 'Ali le sait; il se résigne avec grandeur d'âme à la volonté divine. Il est toujours conscient, en vertu de sa perspicacité peut-être, mais aussi en vertu de sa science surhumaine de l'avenir, ce qui d'ailleurs, la doctrine šī'ite étant ce qu'elle est, revient plus ou moins au même. L'avenir, il le connaît comme le connaissait Mahomet, et d'ailleurs Ya'qūbi ne manque pas d'ex-

ploter le cas échéant de prétendues prédictions de Mahomet. L'une sert par exemple à montrer les remords, inconscients ou non, de 'Aīsa. Celle-ci, en effet, arrivant dans un lieu, s'effraie d'entendre aboyer des chiens, et quelqu'un lui ayant dit que ce lieu était Murr al-Haw'ab, elle s'écrie: « Le Prophète m'avait dit: « Ne sois pas celle sur qui aboieront les chiens d'al-Haw'ab »; il fallut lui amener quarante témoins pour la convaincre qu'il ne s'agissait pas de l'eau d'al-Haw'ab. D'autres ont une portée plus grande encore. Lorsque 'Ammār est tué à Šiffin, les hommes disent: « Le compagnon du Prophète est tué »; le Prophète avait dit: « La faction injuste tuera 'Ammār ». Ya'qūbi prouve ainsi que la faction injuste est bien celle de Mu'āwīya, et le Prophète avait justifié à l'avance l'attitude des Šī'ites quels que soient les faits. Au reste, avant d'aller au combat, 'Ammār avait dit pour entraîner ses hommes: « Même s'ils nous avaient battus, nous saurions que nous avons le bon droit pour nous et qu'ils ont tort ».

'Ali lui aussi, je l'ai dit, est parfaitement conscient. Il savait qu'Abū Mūsā était un ennemi et le trahirait. Il l'avait d'ailleurs objecté à al-Aš'at qui le lui imposait comme arbitre; mais il se laisse faire. Certes, Ya'qūbi nous dit aussi que si 'Ali avait accepté l'arbitrage, c'est parce qu'il redoutait la division de ses compagnons; mais il ajoute que 'Ali savait qu'il s'agissait d'une ruse (« ce ne sont pas des hommes du Coran »). 'Ali s'incline devant le destin comme il l'avait fait à l'égard de Talha et al-Zubayr. Quand ceux-ci étaient venus demander la permission de partir « en pèlerinage », il savait qu'ils cherchaient à trahir.

Tout cela, 'Ali peut le savoir par sa perspicacité. Mais il prédit aussi, par allusions, l'avenir et fait parfois un tableau de ce que sera le sort des Šī'ites, et aussi de ce que sera, aux yeux des Šī'ites, le régime sunnite. Dans un prêche édifiant qu'il prononce après Šiffin, il laisse entendre que le régime futur (donc sunnite) se caractérisera par le règne de la passion, les innovations dans la législation, les infractions aux lois divines (II, 191). Il annonce d'ailleurs la venue de ce régime, dans plusieurs passages. « Viendra un temps où seul sera puissant le calomniateur, où seul sera considéré comme raffiné l'homme coupable d'un péché grave, où ne sera affaibli que l'homme équitable, où l'on fera du butin légal un butin personnel, de la *sadaqa* une taxe, des rites religieux un massacre d'hommes, des liens de parenté une manne, de la science un marché; alors ce sera le régime des femmes, la consultation des servantes,

l'émirat des enfants » (II, 209). (On trouve souvent chez les Iḥwān al-safā' des critiques analogues à l'égard des 'Abbāsides). Quand Busr a repris Médine et marche sur le Yémen, 'Alī dit en chaire en reprochant aux Coufites leur tiédeur : «... Pardieu, je sais ce qui vous reformera, mais il y a là mon dommage. Alors viendra quelqu'un qui vous affligera et par qui Dieu vous tourmentera... ». Cette épreuve voulue par Dieu vise à réformer les hommes. Dans un prône qu'il prononce à Kūfa, au retour de Siffin, 'Alī dit entre autres choses : « Interrogez-moi avant de me perdre, car bientôt je serai tué ; le plus misérable peut teindre la terre du sang du plus élevé... Ne m'interrogez sur rien de ce qui se passera entre vous et le jugement dernier et sur une guerre civile qui égarera cent hommes et en guidera cent (allusion, peut-être, à la longue période qui précédera le retour du Mahdi, et à la pénible épreuve qui permettra de distinguer les bons des méchants), sans que je vous informe de celui qui la mènera jusqu'au jour du jugement (l'imām mahdi ou toute la série des imāms. En tout cas, il s'agit du rôle de l'imām qui se sacrifie pour sauver le monde) <...> Demandez [la science] à ceux qui la connaissent (c'est à dire les imāms) <...> A leur égard, une sentence véridique de Dieu est en cours d'exécution. Après moi, vous trouverez l'avisement général, un sabre meurtrier, un mauvais choix (*al-arā'*) dont les hommes se feront une loi contre vous, qui vous dispersera, vous fera pleurer (les califats sunnites seront donc l'instrument de l'épreuve dont seule une secte consciente et par là « souffrante » sera tourmentée) et fera entrer la pauvreté dans vos foyers. Bientôt vous vous appellerez ce que je vous dis... ». Prédications de l'avenir donc, mais dans un cadre typiquement šī'ite. Ainsi donc, légitimation de 'Alī et des imāms, disqualification de leurs adversaires, explication et exaltation du rôle des imāms tout au long de cette confrontation qui met aux prises les uns et les autres, tout au long de cette longue épreuve que constitue l'histoire du monde, tel est le but de cette polémique cachée. Mais tout cela mérite un couronnement.

'Alī, légitimé ainsi qu'on l'a vu, authentifié à son tour les principes de la doctrine šī'ite. Voici des propos typiques qu'il tient dans le prône déjà cité, prononcé à Kūfa au retour de Siffin, et aussi dans des paroles qu'il adresse à Kumayl b. Ziyād, après l'avoir entraîné dans le désert : Ayant soupire profondément, 'Alī déclare être la porte de la science par où l'on doit passer pour être sauvé (pour tous les Šī'ites, en effet, 'Alī est le Bāb, et les Iḥwān al-safā' font appel

à la tradition selon laquelle le Prophète aurait dit « Je suis la cité de la science, et 'Alī en est la Porte... ») ; il est le *ḥuǧǧā*, remontant au mois de *Dū l-ḥiǧǧā* du pèlerinage (*ḥaǧǧ*) de l'adieu (jour de sa désignation explicite par Mahomet). Les imāms (et vraisemblablement les imītés) sont les *awḥiyā'* de Dieu ; ils sont une maison de vie <...> dans la demeure des anges "car leur corps accompagne le bas-monde et leur esprit est suspendu au lieu le plus élevé" (les Iḥwān al-safā' nous disent notamment qu'ils sont hommes par leur corps grossier, mais anges par leur âme subtile) ; « c'est en eux que réside la science qui va jusqu'à la réalité profonde des choses » (on sait combien les Ismailiens systématiseront cette notion), et c'est « auprès de ceux qui la connaissent (c'est-à-dire auprès d'eux) qu'il faut aller chercher la science » ; la science, acquisition spirituelle, donc précieuse, qui s'oppose à l'argent, acquisition corporelle donc sans valeur (idée plusieurs fois exprimée aussi par les Iḥwān al-safā'). C'est là, on le sait, la base du *ta'lim* ; aussi ces imāms et imītés « sont les propagandistes de sa religion ; c'est par eux que Dieu garde ses preuves (ils sont donc *ḥuǧǧā-s*) pour qu'ils les déposent dans leurs semblables et les sèment dans les cœurs), car en effet « les cœurs sont des récipients, et les meilleurs contiennent le plus ». Ainsi les « essences des savants sont déjà perdues, que leurs symboles existent encore dans les cœurs » (c'est par l'influx que les archétypes communiquent leurs formes, et que les savants communiquent leur science archétype aux élèves). Les hommes de science qui « sont les moins nombreux et les plus grands », « n'enfreignent pas la vérité et sont d'accord sur elle » (idée maintes fois exprimée par les Iḥwān al-safā'). Par contre, les adversaires des imāms (et par conséquent, bien entendu, les anti-califés) sont de « faux savants qui égarent les hommes ». Cette conception de l'imāmat est commune aux Šī'ites, mais on y revlendra dans un instant. Ya 'qūlī met dans la bouche de 'Alī bien d'autres propos que l'on retrouve sous une forme plus ou moins analogue chez les Iḥwān al-safā'. Le bas-monde, par exemple, « c'est la mosquée de ceux qui aiment Dieu ; une maison de vérité pour qui s'y montre sincère (c'est-à-dire ceux dont l'âme a retrouvé sa pureté première) » ; il sert à « gagner le paradis » car « il invite à le quitter et désirer la joie de (l'autre monde) ». Pas de viatique donc sans le bas-monde, qui justement, ainsi qu'on l'a vu, représente « l'épreuve » et cela en imposant de se conformer à la Loi, parce qu'« il inspire le désir et la crainte, met en garde et menace » (notion plus ou moins commune à tous les Musul-

mans, mais nettement plus systématisée par les Šī'ites). C'est pourquoi aussi les imāms et les initiés, leur corps seul étant ici-bas, * ont trouvé doux ce que les êtres qui vivent dans l'aisance trouvent dur (idée également exprimée par les Iḥwān al-ṣafā') *, ils sont * issus des gens de l'Arche * et * seront sauvés comme ceux-ci l'ont été * (les Iḥwān al-ṣafā' interprètent le symbole de l'Arche de la même façon).

D'autre part, 'Alī (selon Ya'qūbī) évoque la hiérarchie des hommes; il y a :

- 1) le savant divin (*rabbānī*),
- 2) celui qui étudie en vue du salut;
- 3) * les bêtes brutes (*ḥamaḡ*), hommes méchants qui suivent n'importe quel meneur, non éclairés par les lumières de la science, et qui n'ont pas recours à une base solide *, entendons par base solide l'imāmat.

Cette hiérarchie est, selon Corbin (*HPI*, I, p. 62), celle qu'ont adoptée les Duodécimains; mais les Iḥwān al-ṣafā' l'ont aussi, elle est pour eux la plus générale; ils en ont de plus détaillées qui peuvent s'y superposer. La nécessité de l'ésotérisme est un corollaire de cette hiérarchie. * Là, dans ma poitrine, dit 'Alī, est une science abondante *; mais 'Alī ne peut la divulguer, car il risquerait de tomber sur des hommes qui en sont indignes:

- 1) des méchants qui en feraient mauvais usage et * utiliseraient les preuves (*ḥuḡāḡ*) de Dieu contre ses *awliyā'* * (les Iḥwān al-ṣafā' assimilent ces méchants aux fauves);
- 2) des hommes soumis à leurs appétits et à leurs plaisirs, bref des hommes qui sont au rang des bestiaux;
- 3) des faibles d'esprit qui sont influençables et risqueraient d'en faire mauvais usage, même sans mauvaise intention.

Bref, il s'agit des hommes qui constituent, dans la hiérarchie générale, le plus bas échelon, celui des * bêtes brutes *. C'est exactement ce qui pour les Iḥwān al-ṣafā', justifie la nécessité de l'ésotérisme (et le cas échéant de la clandestinité) lui-même inséparable de la notion de *bāḡin* et de *zāḡir*, qui existe chez les Duodécimains, mais que les Ismaéliens, comme toujours, ont systématisée. Ya'qūbī fait dire à 'Alī que l'action des hommes de science * vous renseigne sur leur science et leur *extérieur* sur leur *intérieur* *; ce que les Iḥwān expriment ça et là de diverses manières; et n'oublions pas que

pour ceux-ci, le corps inerte est un moyen pour l'âme, vivante et mobile, de manifester son action aux sens.

Certes, tout ce qui précède a souvent une résonance ismaélienne mais peut être commun à tous les Šī'ites. Peut-être en est-il de même de cette affirmation de 'Alī: * Je suis parmi vous comme la caverne pour les gens de la caverne *. On sait que pour les Ismaéliens, les sept dormants de la caverne symbolisent les sept grands prophètes d'un cycle (Adam, les cinq législateurs et le *Qā'im*); et que les initiés bénéficient de la caverne de la clandestinité; mais cela pourrait être une notion šī'ite commune en tant que symbole de l'ésotérisme. 'Alī prononce une phrase assez surprenante: * Jamais la terre ne manque d'un *qā'im* véritable (*qā'im bi-ḥaqq*), soit apparent et bien connu, soit invisible (*ḡā'ib*) qui est certainement à corriger en *ḡā'ib*) et ignoré (*maḡmūr*) *. C'est typiquement ismaélien, car la nécessité d'un imām en chair et en os à toute époque y est clairement exprimée; c'est la négation même de la notion d'imām attendu; mais on y trouve aussi, malgré l'emploi du terme *ḡā'ib* au lieu de *mašūr*, la notion de clandestinité. Faut-il en conclure que Ya'qūbī dans sa polémique qui vise à confondre les Sunnites, fait * feu de tout bois *? Ou bien ces paroles, dont Ya'qūbī n'est en tout cas vraisemblablement pas l'auteur, remontent-elles au *fond commun des Imāmites avant la disparition du douzième imām, ou même avant le schisme ismaélien*? Dans ce deuxième cas, cela prouverait que dès cette époque les Šī'ites étaient partagés en deux tendances: d'une part, la tendance à adopter le point de vue de la *ḡayba* de l'imām pour échapper au problème trop contraignant de la légitimité d'une lignée d'imāms bien définie; d'autre part, l'affirmation obstinée de la nécessité, en tout temps, d'un imām vivant; les Ismaéliens y insisteront davantage, de même qu'ils ont systématisé la notion des cycles de manifestation et de clandestinité. Qu'il s'agisse donc d'un texte ismaélien ou d'un texte imāmite en général, son utilisation par Ya'qūbī est digne de passionner notre curiosité; mais il est irritant de ne pouvoir encore trancher entre les deux hypothèses. Quoiqu'il en soit, il ne peut faire de doute que la majeure partie de ce que dit là 'Alī remonte au fond commun šī'ite, et décèle déjà une tendance à la mystique et même à la gnose. Déjà s'y manifeste l'influence du néo-platonisme au moins, peut-être sous l'influence des imāms; mais peut-être aussi, bien que dans une moindre mesure, celle de l'hermétisme pythagoricien des Harrāniens, dans ce cas probablement par l'intermédiaire des sectes extrémistes. Et cette

remarque m'en suggère une autre. Dans « *Sabéens et Iḥwān al-safā'* »¹, je disais que les Iḥwān al-safā' avaient adopté l'hermétisme harrānien et l'avaient corrigé à l'aide du néo-platonisme; mais peut-être l'inverse serait-il plus vrai: ils ont plutôt, me semble-t-il, adopté la doctrine harrānienne (presque intégralement) en l'adaptant au néo-platonisme déjà admis par tous les Sīfites, parce que cette doctrine harrānienne leur permettait d'inclure la conception de l'imānat dans un système clos, beaucoup plus rigoureux et cohérent; les autres Sīfites, à l'exception des extrémistes, regardaient probablement le système harrānien avec une extrême suspicion. On a donc pu constater à quel point Ya'qūbī fait preuve de partialité. La chronique des faits admis par tous les historiens de l'époque, à tort ou à raison, est réduite à sa plus simple expression; elle est infiniment moins détaillée que chez Ṭabari, bien qu'émanant souvent des mêmes sources. Ṭabari se borne à donner ce qu'il croit (ou feint de croire) être les faits. Au contraire, ce qui confère son volume à l'histoire de Ya'qūbī, c'est l'interprétation tendancieuse de ces faits. Sa partialité se manifeste d'abord par le choix des faits lorsqu'il existe des sources divergentes (il lui arrive, il est vrai, de citer des sources contradictoires, vraisemblablement pour feindre l'impartialité d'un véritable historien); mais elle se manifeste surtout par l'interprétation des faits, qu'il suggère par différents procédés: présentation tendancieuse, allusions indirectes, réflexions qu'il met dans la bouche de « témoins » ou d'acteurs de l'événement, ou qu'il glisse dans de prétendues lettres ou de prétendus discours; à l'occasion, dans des vers; parfois, il fait appel à des traditions invérifiables, ou même au merveilleux. Et à petites touches, ou à grands traits, il brosse ainsi le portrait des personnages qu'il lui convenait de nous montrer, portrait évidemment partial. Les réflexions mises dans la bouche de ses personnages ou sous leur plume sont parfois vraisemblables, mais constituent le plus souvent des anachronismes évidents et, par là même, Ya'qūbī faisait sans doute du tort à la thèse qu'il voulait prouver; le but tendancieux de ces interprétations est si évident qu'on se demande si elles ont jamais pu faire illusion à d'autres qu'à des naïfs. Il s'agit de légitimer 'Alī et les imāms, de justifier leur attitude, d'exalter leurs partisans inconditionnels, cela par des amplifications apologetiques que la sympathie qu'ils inspirent naturellement rendaient bien superflue; il s'agit corollairement de stigmatiser leurs adversaires et de

1. *Studia Islamica*, XXV (1966), p. 106.

les disqualifier; il s'agit, enfin, et peut-être surtout, d'insuffler au lecteur les *principes de la vraie doctrine sīfite*. On a vu que Ya'qūbī ne songe pas à celer sa qualité de sīfite. Si donc lui-même (ou ses devanciers) donne cette forme indirecte à son interprétation des faits, c'est dans l'espoir de la faire admettre plus facilement en l'intégrant adroitement à son exposé historique. Beaucoup plus donc que d'une œuvre historique, il s'agit d'une œuvre de polémique camouflée sous les apparences de l'histoire. Petersen¹ a montré que l'historiographie a, dès ses débuts, été tendancieuse et utilisée dans un but polémique; que des premières traditions pro-Umayyades, il ne reste plus que des vestiges; que le gros des traditions qui constituent l'histoire des débuts de l'Islam est le résultat d'un premier remaniement favorable à 'Alī, et surtout d'un deuxième remaniement d'inspiration 'abbāsīde; que les mouvements pro-Umayyades ultérieurs eux-mêmes ont à leur tour adopté cette histoire telle qu'elle existait, y apportant seulement les retouches favorables à leur thèse. Ya'qūbī, de son côté, ne fait pas autre chose; son histoire des premiers califes constitue un deuxième remaniement sīfite de l'historiographie officielle 'abbāsīde (on reviendra tout à l'heure sur ce point). Cela n'est d'ailleurs pas pour nous étonner. Dans cette masse de traditions historiques retouchées, qui aurait pu s'y retrouver? Et de même que les *mutakallimān* usaient d'arguments *ad hominem*, les historiens, selon leur tendance, retournaient les uns contre les autres des traditions plusieurs fois falsifiées. Mais la polémique est plus évidente chez Ya'qūbī que chez n'importe quel autre. Il est inexact de dire qu'il est un sīfite modéré, à moins de vouloir préciser par là qu'il n'appartenait pas à une secte extrémiste (*ḡulātī*).

Tout ce qu'on a dit de la partialité de Ya'qūbī et des procédés qu'il utilise pour exalter les vertus des imāms et condamner les vices de leurs adversaires reste valable pour les chapitres consacrés aux Umayyades et aux 'Abbāsīdes. Cette partialité est cependant d'une évidence moins aveuglante parce que, par la force des choses, l'exposé des faits « historiques » occupe une place beaucoup plus importante; peut-être encore parce qu'après avoir mis tout son effort à légitimer 'Alī, Ya'qūbī sent sa passion s'essouffler ensuite; mais aussi, vraisemblablement, pour des raisons qui se rattachent à des problèmes propres à ces époques et que l'on va examiner maintenant.

1. *Historiography of the Ahl-Muawiyā conflict*, in *Acta orientalia*, XXVII (1963), pp. 83-118.

LES UMAYYADES

On a vu que, selon Ya'qūbi, la presque totalité des gens n'a prêté serment à Mu'āwīya que sous la contrainte. Plus loin, il illustre cette affirmation par des exemples. Les uns disaient: « Je te prête serment en te détestant » — « Prête serment, répondait Mu'āwīya, car Dieu a mis beaucoup de bien dans le détestable ». D'autres refusaient, disant: « Je me réfugie en Dieu du mal qui réside en ton âme ». Qays répond à Mu'āwīya: « Je déteste ce jour » — « Bah! que Dieu te fasse miséricorde » — « J'aurais voulu naguère séparer ton âme de ton corps, mais Dieu n'a pas voulu qu'il en fût ainsi » — « On ne saurait repousser l'ordre de Dieu » — Qays se tourne alors vers les gens et s'écrie: « Vous avez échangé le bien contre le mal, la fierté contre l'avisement, la foi contre l'infidélité, et après le règne du Commandeur des croyants, < . . . > cousin du Prophète, vous a été donné pour maître le honni fils de banni (*talīq*) qui vous infligera la misère, usera parmi vous de la violence! Comment vos âmes peuvent-elles ignorer cela, à moins que Dieu ait "scellé vos cœurs, sans que vous vous en rendiez compte" ». Alors, à genoux, Mu'āwīya prend la main de Qays et dit: « Je jure à ta place », puis il lui frappe la paume et crie en direction du public: « Qays a prêté serment! » — « Vous en avez menti, pardieu! Je ne l'ai pas fait, et personne n'a prêté serment à Mu'āwīya sans que la foi lui ait été enlevée ». Qays fut le premier, ajoute Ya'qūbi, que Mu'āwīya ait ainsi fait jurer. Quant à Sa'd b. Mālik, il a salué Mu'āwīya du nom de « roi »; et comme celui-ci lui demande pourquoi pas « commandeur des croyants », Sa'd lui répond: « Cela, si nous t'avions choisi comme chef, mais tu es un usurpateur (*munṭazin*) » (II, 216-17). Ya'qūbi attribue à Sa'īd b. al-Musayyab cette parole: « Mu'āwīya fut le premier qui ait fait de cet État un royaume ». Mais Mu'āwīya aurait dit *lui-même*: « Je suis le premier des rois » (II, 232). Et Ya'qūbi de mentionner maintes fois les *biḍā'* dues à Mu'āwīya et qui illustrent sa qualité de roi. Il fut le premier dans l'Islam à établir une garde, une police et des portiers; à se séparer du public par une portière; le premier qui se soit fait précéder de porteglaives; qui se soit assis sur un trône, au dessus de ses sujets; qui ait établi un *diwān* du sceau. Mais il y a d'autres *biḍā'* pres encore: il fut le premier à traiter avec Byzance; le premier à faire mettre une chaire dans la mosquée sacrée lors du pèlerinage; à faire sortir les chaires dans l'oratoire lors des deux fêtes. Un jour, il voulut emporter la chaire du Prophète, mais elle fut secouée comme par

un tremblement de terre, et il crut que c'était la fin du monde (appel au merveilleux). Il renonça donc à l'emporter, mais il y fit ajouter cinq marches dans le bas. Il fut le premier aussi à mettre de la soie sur la Ka'ba, et à acheter des esclaves pour son service. C'est lui qui a instauré la *maḡsūra* dans les mosquées. C'est lui, surtout, qui a placé le prône avant la prière, le vendredi; et cela, parce que les gens parlaient tout de suite après la prière afin de ne pas entendre les malédictions prononcées contre 'Alī. Il fut aussi le premier à prélever la *zakāt* sur les soldes; le premier qui ait pris des Chrétiens comme secrétaires. Il est allé jusqu'à préposer un Chétien, Ibn Uṭṭāl, à l'impôt foncier de Hums. Cet Ibn Uṭṭāl, qui avait empoisonné 'Abd al-Rahmān, fils de Hālid b. al-Walīd, faisait la pluie et le beau temps dans la ville à la grande indignation d'Ibn al-Mundir b. al-Zubayr b. al-'Awāmm. Hālid, fils de 'Abd al-Rahmān, tue Ibn Uṭṭāl; Mu'āwīya le garde quelques jours en prison et lui impose seulement le prix du sang. Mu'āwīya s'était emparé aussi des biens de Chosroes et, à l'imitation des rois de Perse, confisquait des terres pour son usage et celui des siens. Il fut le premier à s'approprier les terres en déshérence, même à la Mecque et à Médine. Il s'appropriait le produit du *harāḡ*. Il payait mille dirhams de pension à ses gouverneurs, mais s'en attribuait vingt cinq mille. Il confisquait aussi la moitié de ce que laissaient les gouverneurs à leurs héritiers; il le fit pour la première fois à la mort de 'Amr b. al-'Ās, prétendant que c'était la « Sunna de 'Umar ». Il est vrai que 'Amr, de son vivant, avait gardé pour lui le produit de l'impôt. Il fut aussi le premier à employer des gens à la construction d'un édifice, sans les payer. Et comme il s'enorgueillissait d'une construction, le fils de 'Umar lui dit: « Si c'est sur le bien des Musulmans, tu es un traître; et si c'est sur le tien, un dépensier » (II, 222, 223, 232, 233-4). Naturellement, Mu'āwīya continue à brimer les Hāšimides ('Alīdes ou 'Abhāsides). Il donne l'*ʿadāk* à Marwān, uniquement pour les mettre en colère.

Un jour, à Médine, un groupe de Hāšimites viennent l'entretenir de leurs affaires. Il leur dit: « Il ne vous suffit pas que l'on épargne votre vie, vous qui avez tué 'Uymān? », et d'ajouter: « Vous n'avez pas de sang plus noble qu'un tel et un tel, ni ne vous montrez plus grands qu'eux dans vos paroles ». A quoi Ibn 'Abbās lui répond: « C'est toi qui a tué 'Uymān, et tu as essayé de faire croire ensuite que tu demandais vengeance de son sang ». Puis, comme Mu'āwīya se montre brisé par ces paroles, Ibn 'Abbās ajoute que la vérité l'a

toujours blessé. Et Mu'āwīya de reconnaître humblement: « Il m'était pénible que vous ne m'adressiez jamais la parole ». Mu'āwīya garde rancune aux Ansār également. Ceux-ci étant venus le trouver, il leur parle durement et leur demande ce que sont devenues leurs chameaux. « Nous les avons perdues à Badr, répondent-ils, quand nous avons tué ton frère, ton grand père et ton oncle maternel ». Ils ajoutent qu'ils patientent comme le Prophète le leur a recommandé. « Eh bien! Patientez-donc! » répond Mu'āwīya qui les laisse partir sans leur donner satisfaction (II, 223). Certes, Ya'qūbi mentionne les qualités communément reconnues à Mu'āwīya, notamment son *hilm* et son habileté politique; il rapporte aussi les mots bien connus qui lui sont attribués et illustrent ces qualités. Mais il interprète ces qualités comme simple ruse et perfidie. Le pire de tout cela, c'est que Mu'āwīya a eu le front de dire, un jour, en chaire à Kūfa: « Aucune communauté n'a été en désaccord, après la mort de son Prophète, sans que le faux l'emporte sur le vrai; exception faite de la nôtre; car là, le vrai l'a emporté sur le faux ». La pire condamnation de Mu'āwīya, comme d'ailleurs de Yazīd, est mise, ce qui est affreux, dans la bouche de leur petit fils et fils, Mu'āwīya II, qui, dans un prône, adresse aux fidèles, entre autres paroles, celles-ci: « Nous nous sommes mutuellement fait du mal. Nous n'ignorons pas votre haine pour nous <...> Mon grand-père Mu'āwīya a disputé le pouvoir à qui en était plus digne que lui de par sa parenté avec le Prophète, qui en était le plus digne dans l'Islam, le premier des Musulmans, le premier des croyants, cousin du Prophète et père de la postérité du sceau des envoyés <...> Il a investi mon père qui n'était pas naturellement porté au bien, qui a suivi ses passions, a trouvé bonne sa faute, a éprouvé un grand espoir finalement déçu <...> Il fut dans sa tombe <...> prisonnier de son crime. Le plus terrible pour nous est de connaître son mauvais destin après la mort, lui qui a tué la descendance du Prophète, a violé ce qui était sacré et brûlé la Ka'ba. Si le bas monde est <...> mauvais, c'est assez pour les Sufyānides de ce qu'ils en ont déjà eu... ».

Yazīd, considéré comme un des responsables du meurtre d'al-Husayn, est en effet l'objet d'une haine aussi intense que Mu'āwīya et présenté sous le jour le plus noir. Il s'agit donc de montrer que Mu'āwīya a usé de la contrainte pour lui faire prêter serment à titre d'héritier. On a déjà vu que Ya'qūbi affectionne le procédé qui consiste à discréditer les méchants les uns par les autres. Al-Muğīra

b. Šu'ba, gouverneur de Kūfa pour le compte de Ziyād, sent venir la disgrâce. Il va donc trouver directement Mu'āwīya et lui laisse entendre que son âge l'incite à se retirer, mais qu'apparavant il avait demandé aux nobles de Kūfa de prêter serment à Yazīd et venait en référer à Mu'āwīya avant de démissionner; celui-ci le conjure de rester encore. Puis il écrit à Ziyād pour l'inciter à faire comme al-Muğīra. Ziyād lui répond par lettre: «... Que diront les gens si nous les invitons à prêter serment à Yazīd, qui joue avec des chiens et des singes, revêt des habits multicolores, qui boit, qui marche sur des tambourins, alors qu'en leur présence seront des hommes comme al-Husayn, comme 'Abd Allāh b. 'Abbās, 'Abd Allāh b. al-Zubayr, 'Abd Allāh b. 'Umar? Ordonne-lui d'imiter la moralité de ces hommes là pendant un ou deux ans; peut-être alors pourrions nous faire illusion aux gens ». De fait, apprenant qu'on veut faire prêter serment à Yazīd, Ibn 'Umar s'écrie: « Prêter serment à qui joue avec des chiens et des singes, boit du vin, commet des péchés graves! Quelle serait notre preuve devant Dieu? ». Et Ibn al-Zubayr: « Pas d'obéissance à un être créé dans la désobéissance au créateur, qui nous a corrompu notre religion! ». Même la part que Yazīd avait prise dans une campagne contre Byzance est une occasion pour Ya'qūbi pour le dénigrer, et selon le procédé habituel, par le canal de Mu'āwīya. Fievre et variole s'étaient déclarées dans les armées arabes qui avaient envahi le territoire byzantin. Yazīd fait deux vers où il déclare qu'il s'en moque, pourvu qu'il vive bien avec sa maîtresse. C'est alors que Mu'āwīya indigné l'envoie rejoindre les armées « pour qu'il attrape les mêmes maladies qu'ont attrapées les soldats »; et c'est à cette occasion que Yazīd va jusqu'à Constantinople. Ibn 'Abbās écrit dans sa lettre à Yazīd: « Ton père a tué la Sunna par ignorance, comme tu as sciemment fait vivre les *bida'* ». C'est aussi sous le règne de Yazīd que Muslim rendit licite le *ḥaram* du Prophète (des vierges enfantait sans qu'on sût de qui) et obligea les Qurayš à prêter serment à Yazīd sous peine de mort; qu'al-Husayn b. Numayr bombarde le *ḥaram* et incendie la Ka'ba (malgré les objurgations du caïd d'Ibn al-Zubayr), al-Zubayr empêchant d'éteindre le feu. Au point qu'un Syrien dit: « L'obéissance l'a emporté sur l'inviolabilité [du lieu] » (II, 251-2).

Les critiques adressées à Yazīd sont donc, sinon nombreuses, du moins férocées. Bien entendu les hommes de confiance des deux premiers Umayyades, Ziyād et son fils 'Ubayd Allāh, sont l'objet

d'une haine peut-être pire encore; car le premier était un renégat, et le deuxième, l'instrument de Yazid dans le meurtre d'al-Husayn. Ziyād, en effet, était gouverneur de Perse pour le compte de 'Alī, quand Mu'āwīya lui envoie une lettre de menaces. Ziyād fait un prône où il divulgue ces menaces en usant de termes fort injurieux à l'égard de Mu'āwīya et ajoute qu'il y a entre eux deux « les deux fils de la fille du Prophète » à la tête de 90 000 hommes décidés. « S'il vient me chercher, il me trouvera dur et prêt à frapper ».

Alors, Mu'āwīya lui envoie al-Mugīra b. Šu'ba, le fait venir, le déclare son demi-frère, fils d'Abū Sufyān, et lui donne le gouvernement de Basra. Ziyād avait convoqué quatre témoins pour confirmer qu'il était bien fils d'Abū Sufyān. Ces soi-disant faux témoins que rapporte Ya'qūbi laissent supposer qu'ils ont été donnés sous la contrainte, et que leurs auteurs prennent leur revanche, en mettant Ziyād (et par la même occasion Abū Sufyān) plus bas que terre. Ils sont manifestement destinés à frapper l'imagination du lecteur et à provoquer son dégoût et son indignation. Au premier témoin, 'Alī avait raconté qu'il était chez 'Umar avec d'autres personnages quand Ziyād était entré, porteur d'une lettre d'Abū Mūsā l-Aš'arī, et avait prononcé des paroles témoignant d'un tel sans-gêne que 'Umar lui avait demandé s'il oserait parler de la sorte en chaire, devant des gens; « ils sont pour moi bien moins dignes d'égards que toi, Commandeur des Croyants », répond Ziyād. Abū Sufyān apprend alors à 'Umar que Ziyād est son fils, et comme 'Umar lui demande ce qui l'empêche de faire état de cette paternité, Abū Sufyān répond: « La peur de cet âne sauvage ». Un autre témoin infirme ce témoignage. Un troisième, à qui Ziyād demande ce qu'il a à dire de 'Alī, répond: « La même chose que toi lorsqu'il t'a nommé gouverneur de Perse et a témoigné que tu étais le fils d'Abū Sufyān » (il y a naturellement incompatibilité entre les deux choses). Un quatrième (dont Ya'qūbi donne le nom pour plus de vraisemblance, ainsi d'ailleurs que celui du troisième) déclare ignorer tout du témoignage de 'Alī, mais raconte qu'il avait été cabaretier à Tā'if et qu'Abū Sufyān, au retour d'un long voyage, après avoir mangé et bu, s'était fait amener une femme de bas étage et d'ailleurs repoussante, esclave des Banū 'Aglān, et s'était jeté sur elle comme une bête. Il avait ensuite témoigné de sa future paternité. Les termes que Ya'qūbi met dans la bouche d'Abū Sufyān sont d'une telle grossièreté qu'on ne saurait les reproduire (II, 218-19). Selon son procédé habituel, Ya'qūbi fait faire la critique

de Ziyād par divers personnages, et par lui-même. Le frère de Ziyād, s'adressant à l'un des fils de celui-ci, prononce des paroles plus qu'injurieuses à l'égard de son frère. Ziyād qui, en plus du gouvernement de Basra, a obtenu celui de Kūfa et celui du Hedjaz, dit à Mu'āwīya: « Ma droite est vide ». Ibn 'Umar s'écrit: « Levez les mains et implorez Dieu de vous débarrasser de la droite de Ziyād! ». Dans son prône de Kūfa, Ziyād dit: « J'ai été appelé en chaire la chienne chaude. Si je profère des menaces ou des promesses, je ne les tiendrai pas, et vous ne me devez pas obéissance ».

Ziyād, qui a fait amener 70 personnes dénoncées comme Šī'ites pour les obliger à maudire 'Alī et à se désolidariser de lui sous peine de leur faire couper le cou, monte en chaire et menace. Un dormeur, brusquement réveillé, explique avoir rêvé qu'un grand noir lui disait: « Je vais couper le cou de ce tyran qui parle ». Une autre fois que Ziyād parle en chaire, il saisit son doigt en criant: « Ma main! » et tombe évanoui. Ramené au palais, on s'aperçoit qu'il a le doigt percé; il demande au médecin de lui couper la main, mais celui-ci lui demande: « Est-ce de la main ou du cœur que tu souffres? » — « Du cœur », répond-il — « Aie une vie droite », réplique le médecin. Quant à 'Ubayd Allāh b. Ziyād, son père ayant désigné quelqu'un d'autre pour lui succéder, il vient se plaindre à Mu'āwīya qui lui confie le gouvernement du Hūrāsān et, après des succès militaires, celui de Basra. Dans une lettre à Yazid, Ibn 'Abbās dit à celui-ci à propos d'Ibn Ziyād, considéré comme responsable, avec Yazid lui-même d'ailleurs, de la mort d'al-Husayn et d'autres 'Alides: « Je n'oublierai jamais que tu as fait régner sur eux l'adopté (*da'īf*), le fornicateur fils du fornicateur par l'adoption duquel ton père ne s'est acquis que la honte < . . . > et l'avilissement dans ce monde et dans l'autre . . . ».

Ainsi donc, les attaques contre les deux premiers califes, puis surtout contre 'Utmān, Mu'āwīya, Yazid et leurs fidèles, ont permis à Ya'qūbi de donner des assises solides à sa doctrine concernant la légitimité bafoquée des trois premiers imāms: 'Alī, al-Ḥasan, al-Husayn. Aussi, il semble que confondre les derniers Umayyades ne l'intéresse plus tellement. Marwān, on l'a vu, a fait l'objet de nombreuses attaques à propos du califat de 'Alī; Ya'qūbi ne dira plus rien contre lui à propos de son règne; il se borne à mentionner, comme d'autres historiens, qu'il est mort empoisonné (ou, selon une autre version, étouffé sous un coussin) par sa femme, mère de Hālid b. Yazid, parce qu'il avait injuré honteusement celui-ci à deux reprises (II, 257).

De 'Abd al-Malik, il dit fort peu de choses. Il mentionne seulement le fait qu'un messager apporte et pose devant 'Abd al-Malik la tête de Muṣ'ab et lui fait remarquer : « J'ai vu la tête d'al-Ḥusayn devant Ibn Ziyād, la tête de celui-ci devant al-Muhtār, la tête de celui-ci devant Muṣ'ab, et enfin la tête de ce dernier devant toi ». 'Abd al-Malik, interloqué, sort et fait détruire la maison. Ya'qūbi cite même les qualités bien connues du calife (virilité, intelligence, science), avec une seule restriction : il est avare. De son gouverneur al-Ḥaġġāg lui-même, Ya'qūbi cite les réalisations d'une part et les vices d'autre part, sans même l'accuser d'avoir falsifié le texte coranique. Il passe très brièvement sur les défauts d'al-Walīd b. 'Abd al-Malik. Il est plus sévère (mais comme beaucoup d'historiens) pour les « graves défauts » de Hišām, très énergique, mais avare, envieux, grossier, cruel, injuste, et qui avait la langue bien pendue; plus sévère aussi pour al-Walīd II « qui négligeait le pays, ne songeait qu'à s'amuser, commettrait l'injustice et le meurtre (il avait notamment tué Ḥālid al-Qasrī et torturé à mort deux fils de Hišām), s'adonnait à la boisson et à la fornication; au point qu'il voulait construire sur la Ka'ba un lieu de plaisir et avait envoyé un architecte dans ce but ». Tout cela lui valut d'être détroné à la suite d'un complot dirigé par Yazīd (al-Nāqīs), d'être tué et d'avoir la tête coupée.

Par contre, Ya'qūbi fait l'éloge de Mu'āwīya II, qui « avait belle doctrine », et met dans la bouche de celui-ci, à propos de son père et de son grand-père, les paroles qu'on a vues, bien peu dignes pourtant d'un si bon calife. Il fait naturellement l'éloge aussi de 'Umar b. 'Abd al-'Azīz; celui-ci, en effet, renonça à la malédiction de 'Alī (Kufayyir l'en a remercié dans un vers); donna le quint aux Hāšimides; ayant hérité de l'oasis de Fadak, il la rendit aux Fāṭimides (Yazīd II le reprendra); il prit enfin de nombreuses autres mesures de justice. Il répugna à habiter dans des bâtiments construits par sa famille avec l'argent de Dieu et la part du butin des Musulmans. Ya'qūbi cite aussi de sages maximes du calife, qui écrivit même un jour à un gouverneur en utilisant une formule de 'Alī. Bien sûr, un jour, un partisan des 'Abīdes se plaignant que sa pension lui ait été supprimée, 'Umar lui dit : « Il paraît que tu fourbis ton sabre en attendant que paraisse l'*imām qā'im*; quand il sortira, il te donnera ta pension » — Dieu t'en demandera compte » répondit l'autre. 'Umar eut honte de son mouvement d'humeur et lui rendit sa pension (II, 306-7). Bref, il est clair qu'après la mort

d'al-Ḥusayn, il n'intéresse plus Ya'qūbi de polémiquer contre les derniers Umayyades, dont la dynastie a disparu à l'époque où il écrit. C'est à l'époque des premiers 'Abbāsides que le problème de la légitimité, on le verra, se présente pour lui sous un jour nouveau.

Il se borne à mettre dans la bouche de 'Adī b. Ḥātim, s'adressant à Mu'āwīya, des paroles caractéristiques : « La justice de votre temps est l'injustice d'un temps passé; et l'injustice de votre temps est la justice d'un temps futur », celui bien entendu où triomphera la doctrine šī'ite.

* * *

AL-ḤASAN ET AL-ḤUSAYN

Al-Ḥasan a les qualités typiques de l'imām. Son demi-frère Muhammad b. al-Hanafīya évoque son merveilleux esprit et son merveilleux corps (cf. les vertus de l'imām et le corps parfait); il était, ajoute-t-il, « le cinquième de ceux de la couverture » (la *muḥābala* de Médine; II, 225). Il était, rapporte Ya'qūbi, tout à fait semblable au Prophète au physique et au moral. Suit une évocation de ses vertus et de ses actes de piété (II, 226). Par lui, Ya'qūbi illustre cette idée que l'imām n'a besoin de personne mais que les autres ont besoin de lui : il nous montre Mu'āwīya demandant à al-Ḥasan des conseils édifiants sur la souveraineté (*sulṭān*; II, 227); Mu'āwīya raconte aussi qu'al-Ḥasan fut le seul homme à pouvoir le renseigner sur le sens des mots « courage » (*nağāda*), « générosité » (*karām*), « noblesse virile » (*murruwā*; II, 226). Il dit également : « Jamais je n'ai tant désiré que quelqu'un continuât à parler que quand c'était al-Ḥasan » (II, 227). Naturellement, en bon imām, al-Ḥasan conseille à ses enfants d'étudier la science. Quant à la renonciation d'al-Ḥasan, Ya'qūbi la passe pudiquement sous silence et n'en dit pas un mot. Il ne parle absolument pas de la tentative de révolte qu'évoquent d'autres auteurs. Par contre, il y a peut-être une justification indirecte de la passivité d'al-Ḥasan. Après sa mort, un groupe d'hommes dit à al-Ḥusayn : « Laissons-nous nous occuper des Marwānides ». Mais al-Ḥusayn répond : « Mon frère m'a recommandé de ne pas verser une goutte de sang » (II, 225). Naturellement, la mort d'al-Ḥasan ne saurait être naturelle et, avant de mourir, il dit à son frère : « C'est la dernière fois des trois où l'on m'a versé du poison » (II, 225). A la nouvelle de sa mort, les Šī'ites se réunissent à Kūfa, et Ya'qūbi nous donne le texte de la lettre de condoléances qu'ils auraient adressée à al-Ḥusayn; ils

Y disent notamment qu'« il est mort le jour anniversaire de sa naissance et le jour où il ressuscitera »; ils mentionnent: « Tes Šītes et ceux de ton père le Commandeur des Croyants » et évoquent « la mort d'[al-Ḥasan] fils du *waṣī* et de la fille du Prophète » (II, 228). D'autre part, et cela montre bien combien la mémoire d'al-Ḥasan est restée à l'abri de toute compromission, Marwān et Sa'īd b. al-'Aṣ sont empêchés de suivre à cheval le cortège funèbre. De son côté, 'Ā'īša, a-t-on raconté, se préparait à le suivre sur une mule fauve; mais un petit fils d'Abū Bakr lui dit: « Nous venons à peine de laver notre tête du jour de la bataille du chameau. Veux-tu que l'on parle maintenant du jour de la mule fauve? ». Elle rebrousse chemin (II, 225). Après la mort d'al-Ḥasan, Ya'qūbī évoque l'affaire de Ḥuḡr b. 'Adī, mais son récit est assez incomplet. Il ne parle pas du gouvernement d'al-Muḡīra, mais seulement de celui de Ziyād. Ḥuḡr et ses compagnons entendent les partisans de Mu'āwīya maudire 'Alī en chaire: ils se lèvent et leur retournent leurs malédictions. Ziyād arrive à Kūfa où il prononce le célèbre prône, furieux et menaçant, où il néglige de louer Dieu et le Prophète et profère des mises en garde. Ziyād, ancien ami de Ḥuḡr (en tant qu'ex-Šīte), expose à celui-ci son revirement. Les Šītes continuent à parler et à agir contre lui et Mu'āwīya, et à exciter les gens. Ḥuḡr et treize de ses compagnons sont arrêtés; Ziyād les envoie à Mu'āwīya, écrivant qu'ils se sont opposés à la communauté à propos de la malédiction d'« Abū Turāb » ('Alī), ont couvert de sarcasmes les autorités (*awlād*) et sont donc rebelles. Des témoins sont produits, dont l'un est le petit-fils du traître Abū Mūsā l-Aṣ'arī. Mu'āwīya les fait arrêter à quelques milles de Damas, et en fait exécuter sept, dont Ḥuḡr; six autres (dont les noms sont donnés) sont sauvés sur interventions en leur faveur. Avant de mourir, Ḥuḡr, tout en avouant sa peur (*ḡaza'*), prononce des paroles courageuses. Cependant, les deux seconds de Ḥuḡr, 'Amr b. al-Ḥumq et Rifā'a b. Šaddād, ainsi que plusieurs de leurs compagnons, avaient, eux, réussi à s'enfuir vers le nord. Le gouverneur de Mossoul les fait poursuivre. 'Amr, piqué par un serpent, s'écrie: « Le Prophète m'avait dit: djinns et hommes s'uniront pour te tuer » (encore une tradition à l'appui de la cause šīte). Rifā'a, rattrapé, a le cou tranché et sa tête est promenée au bout d'une pique; ce fut, observe Ya'qūbī, la première fois que l'on vit cela dans l'Islam. Sa femme est emprisonnée à Damas par Mu'āwīya (ce fut la première fois qu'une femme fut emprisonnée pour la faute d'un homme), et on lui met la tête

de son mari sur les genoux. 'Ā'īša adresse des reproches à Mu'āwīya: « N'as-tu pas entendu dire: un groupe d'hommes sera tué à Marḡ 'Aḡrā' pour le meurtre desquels les habitants des lieux seront courroucés? » — « Jamais, répond humblement Mu'āwīya, je n'ai eu auprès de moi un homme bien guidé ». (Il oublie, en somme, lui qui n'est pas imām, les conseils d'al-Ḥasan et l'existence d'al-Ḥusayn). Mu'āwīya dit encore: « Après avoir tué Ḥuḡr et ses compagnons, jamais je ne me considérerai comme clément (*ḥalīm*) ».

Si sur al-Ḥasan Ya'qūbī n'a pu trouver que peu de chose à dire, il s'étend par contre longuement sur le drame d'al-Ḥusayn, et l'on verra que les amplifications émouvantes ne manquent pas dans son récit.

Après la mort d'al-Ḥasan, les Šītes de Kūfa lui adressent une lettre de ton typiquement imāmīte, où ils disent notamment: « Tu as un héritage (*ḥalaq*) de ceux qui t'ont précédé... Dieu donne sa direction à ceux qu'il guide en le guidant... Nous sommes tes Šītes qui suivent ta voie (*ṣā'ir bi-strāḥka*), qui attendent le triomphe de ta cause » (II, 228).

Yazīd succède à Mu'āwīya; quatre personnes seulement ont renoncé pour lui prêter serment: al-Ḥusayn, bien entendu, fils de 'Alī, mais aussi un fils de 'Umar ('Abd Allāh), un fils d'Abū Bakr ('Abd al-Raḥmān) et 'Abd Allāh, fils d'al-Zubayr. Yazīd a envoyé une lettre à al-Walīd b. 'Utba, gouverneur de Médine: celui-ci doit à tout prix recevoir la *bay'a* d'al-Ḥusayn et de 'Alī; s'ils refusent, il faut leur couper la tête et la lui envoyer. Qu'il fasse de même, d'ailleurs, pour les autres gens. 'Utba veut mettre ces instructions à exécution mais, malgré les conseils de Marwān, il accepte qu'al-Ḥusayn et 'Alī se présentent le lendemain avec le gros des gens, et ils en profitent pour se sauver pendant la nuit. Al-Ḥusayn reçoit lettres sur lettres des Irakiens (Ya'qūbī donne le texte de la dernière, qui le presse). Il leur envoie son cousin Muslim b. 'Uqayl b. Abī Tālib (neveu du père de 'Alī) qui reçoit des Irakiens la *bay'a*, et un engagement d'aide et de fidélité. Al-Ḥusayn quitte la Mecque pour l'Irak dont le gouverneur était alors 'Ubayd, fils de Ziyād. Yazīd écrit à ce dernier pour le prévenir: «... Si tu le tués, c'est bien; sinon, tu retourneras à ta véritable généalogie et à ton père 'Ubayd (allusion à l'adoption de Ziyād). Prends garde qu'il ne t'échappe » (II, 241). Ibn Ziyād se rend alors à Kūfa. Or Muslim se trouvait chez Hānī b. 'Urwa, ami d'Ibn Ziyād; Hānī était très malade et Ibn Ziyād lui annonce sa visite. Hānī dit à Muslim et à ses hommes: « Quand

Ibn Ziyād sera assis et installé, je dirai: versez-moi à boire. Alors sortez et tuez-le ». Et après les avoir cachés dans la maison, Hānī' s'installe dans la galerie de sa cour. Puis Ibn Ziyād étant arrivé, il fait comme il a dit, mais les autres ne sortent pas.

Il répète alors: « A boire! qu'est-ce que vous attendez? ». Puis une troisième fois: « A boire, même s'il y va de ma vie ». Ibn Ziyād comprit alors et se sauva, et il envoya ensuite sa police à la poursuite de Muslim. Celui-ci accepta le combat, mais fut tué et traîné par les pieds dans le marché. Et Hānī' fut exécuté comme complice. Entre-temps, al-Husayn qui avait pris la route de l'Irak et était à Qutqāna apprend la mort de Muslim. Mais, de son côté, Ibn Ziyād avait appris qu'al-Husayn approchait de Kūfa; il envoie al-Hurr b. Yazid pour l'empêcher de rebrousser chemin, puis 'Umar, fils de Sa'd b. Abi Waqqās à la tête de 4 000 hommes, tandis qu'al-Husayn n'avait avec lui que soixante deux ou soixante douze parents et hommes d'escorte. 'Umar b. Sa'd le rencontre à Karbalā près de l'Euphrate et, malgré ses objurgations, lui interdit l'accès à l'eau du fleuve (on reconnaît ici une reminiscence d'un épisode de Siffin). Ses ennemis ne donnèrent à al-Husayn d'autre alternative que le combat ou la soumission; dans le deuxième cas, on l'amènerait à Ibn Ziyād qui ferait de lui ce que bon lui semblerait et exécuterait la décision que prendrait Yazid. La suite du récit, afin manifestement de mieux émouvoir, est racontée de façon touchante par le fils d'al-Husayn, 'Alī Zayn al-'Ābidīn, alors petit. La veille au soir du matin où fut tué son père, le petit 'Alī, malade, était assis, soigné par sa tante Zaynab, quand al-Husayn entra en disant trois vers prouvant qu'il savait son heure venue. « Je compris ce qu'il voulait dire, poursuit 'Alī Zayn al-'Ābidīn; mes larmes m'étranglèrent, et je sus que le malheur était tombé sur nous ». Scène de désespoir aussi de Zaynab qui, évoquant la mort de Fātima, 'Alī et al-Hasan, souhaite mourir elle aussi; qui se frappe le visage, déchire son vêtement et s'évanouit. Al-Husayn lui verse de l'eau sur le visage pour la faire revenir à elle et, avec courage et résignation, s'efforce de la consoler. Après l'avoir persuadée de continuer à prodiguer ses soins au petit 'Alī, il sort rejoindre ses hommes. Le lendemain, il adresse la parole aux ennemis, « leur rappelant Dieu et Son envoyé », et les conjure de la laisser s'en retourner, mais ils ne veulent que le combattre ou s'emparer de lui pour le livrer à Ibn Ziyād. Il parle aux ennemis un à un, mais ceux-ci font la sourde oreille: « Nous ne savons de quoi tu veux parler ».

Al-Husayn dit alors à ses hommes: « C'est moi seul qu'ils veulent; vous avez fait votre devoir; allez-vous-en, vous êtes libres ». Mais ceux-ci refusent: « Que nos vies, disent-ils, soient un rempart devant la tiende ». Et il les remercie. Zuhayr b. al-Qayn, s'avancant à cheval, crie: « Ô Coufiotes! Attention au châtement d'Allah! <...> Il ne reste pas sur terre un autre fils de la fille du Prophète qu'al-Husayn. Personne n'aidera à le tuer, fût-ce par une parole, que Dieu ne rende sa vie d'ici-bas malheureuse et ne lui inflige dans l'au delà le plus terrible châtement! ». Les hommes d'al-Husayn se font tuer un à un, et al-Husayn à cheval reste finalement tout seul, quand on lui apporte un fils qui venait de lui naître; il prononce *l'aḡān* dans son oreille et se met à l'instruire (*yuhannakuhū*) quand une flèche vient égorger l'enfant. Après avoir enlevé la flèche, al-Husayn vient déposer le petit corps tout souillé de sang auprès de son fils et de ses neveux; puis il charge ses ennemis et en tue un nombre considérable. Enfin, une flèche vient lui percer la poitrine, ressortant par la nuque, et les ennemis se précipitèrent et lui coupèrent la tête qui fut envoyée à Ibn Ziyād. Ils pillèrent ses tentes, enlevèrent ses femmes qu'ils amenèrent à Kūfa (les femmes de la ville sortirent en pleurant et en criant, ce qui amena Zayn al-'Ābidīn à dire: « Celles-ci pleurent sur nous; qui nous a tués? »). Puis, ces femmes et Zayn al-'Ābidīn furent emmenés en Syrie. La tête d'al-Husayn fut fichée sur une lance et amenée devant Ziyād qui lui frappa les incisives avec un bambou. On voit combien la scène, sans doute tragique par elle-même, a été entourée de toute une affabulation dramatique qui ne pouvait que lui faire du tort.

Un trait de merveilleux, garanti par l'autorité du Prophète, y est ajouté. La première femme qui cria à Médine, ajoute Ya'qūbī, fut Umm Salama, femme du Prophète. Celui-ci lui avait donné une bouteille remplie de terre en lui disant: « Gabriel m'a dit que ma communauté tuerait al-Husayn et m'a donné cette terre en me disant: quand elle deviendra du sang pur, c'est qu'al-Husayn aura été tué ». Or, à ce moment-là, Umm Salama regardait la bouteille à tout instant, elle vit soudain du sang à la place de terre et s'écria: « Ô al-Husayn, descendant du Prophète! ». Et les Médinois de crier à qui mieux mieux, faisant un bruit comme jamais on n'en avait entendu à Médine (II, 243-6). Ce récit est en outre commenté par la lettre qu'Ibn 'Abbās envoie à Yazīd pour lui refuser sa *bay'ā* (II, 249). Al-Husayn y est appelé « le plus cher des gens d'al-Baḥā à Baḥā ». Il y aurait été le mieux obéi des hommes « s'il y était

resté et avait jugé licite d'y combattre; mais il n'a pas voulu violer le caractère sacré de la Ka'ba et du Prophète * (alors q'Ibn al-Zubayr, lui, n'a pas hésité à se révolter dans le temple, l'exposant à l'ignoble Ibn Ziyād). En effet, Yazid qui voulait le tuer traitreusement, a aposté des hommes pour amener al-Husayn à combattre dans le territoire sacré; mais celui-ci avait deviné ses mauvaises intentions et Yazid l'a ainsi réduit à quitter la Mecque et * le territoire de Dieu * pour Kūfa. C'est également Yazid qui a ordonné à Ibn Marḡāna (Ibn Ziyād) d'aller avec ses troupes à la rencontre d'al-Husayn, d'en finir vite avec lui et de le presser afin de trouver prétexte à le tuer ainsi que les 'Alides * dont Dieu a éloigné la souillure et qu'il a épurés totalement . . . *. Al-Husayn lui a proposé la paix et lui a demandé de le laisser s'en retourner; mais les hommes de Yazid ont profité de la faiblesse de son escorte et ont saisi cette occasion d'exterminer les gens de sa famille. Ils les ont tués * comme s'il s'était agi d'une famille de Turcs et d'infidèles *. Ainsi la grandeur d'âme d'al-Husayn s'oppose à l'infamie de Yazid et de ses hommes de main. Non seulement Yazid a ourdi une machination pour le tuer, et par la même occasion exterminer les 'Alides, mais il a cherché à lui en faire porter la responsabilité aux yeux du public et même à le mettre en faute en l'obligeant à violer le caractère sacré du territoire de la Mecque. Al-Husayn n'a pas voulu avoir à ce prix la victoire qu'il aurait pu sans cela remporter.

Il me semble ressortir de ce qui précède qu'aux yeux de Ya'qūbi, al-Husayn, premier et dernier des imāms légitimes selon les Imāmītes à avoir assumé la direction d'une révolte, l'a fait en sachant que la cause était désespérée (il devait au reste l'avoir appris de son père qui, lui-même, le tenait de Mahomet). S'il a accepté, c'est sur l'insistance répétée de ses partisans de Kūfa et, en quelque sorte, à titre de leçon exemplaire, illustrant l'infamie des anti-califes et de leurs séides et le courage et l'abnégation de l'imām; illustrant aussi le fait que toute révolte prématurée était vaine du fait même de la défection de la majorité des partisans encore mal préparés moralement. C'est pourquoi sans doute Zayn al-'Abidin dit des femmes de Kūfa: * Celles-ci pleurent sur nous. Or qui nous a tués? *. C'est pourquoi aussi lorsqu'Ibn al-Zubayr appelle les gens à sa cause, Yazid lui fait dire par un messenger qu'il lui pardonnera s'il lui donne sa bay'a; et le messenger d'ajouter: * Al-Husayn avait plus de prestige que toi dans l'Islam [. . .]. Or, tu as vu ce qu'il est advenu de lui * — * Al-Husayn, répond Ibn al-Zubayr, est allé trouver des gens

qui ne connaissent pas sa juste valeur, tandis que les Musulmans sont rassemblés autour de moi *. A part cela, de même qu'al-Ḥasan n'était pas un déaïste, al-Husayn n'était pas un rebelle par tempérament, et avait les mêmes vertus que les autres imāms. On a vu qu'il se conformait aux recommandations de son frère lui conseillant de ne pas verser le sang. D'autre part, al-Husayn cite une tradition prouvant que le Prophète l'avait soigneusement instruit dans la religion. A quelqu'un qui s'étonnait qu'il ait eu si peu d'enfants, Zayn al-'Abidin répond: * L'étonnant est qu'il n'ait eu, il priait mille rak'at par jour. Quand eût-il été disponible pour les femmes? *. Enfin, Ya'qūbi rapporte une pensée édifiante pour les aurait exprimée au cours d'une conversation avec al-Ḥasan al-Basrī (ce qui indique peut-être que la notion de liens existant entre Šītes et mystiques remonte au moins à l'époque de Ya'qūbi).

Peut-être cette conception du triste rôle dévolu aux imāms explique-t-elle pourquoi Ya'qūbi (qui pourtant, comme on le verra, manifeste une si grande sympathie à l'égard des révoltes zaydītes) accorde si peu de place au mouvement des pénitents (à moins qu'il s'agisse d'un simple manque d'informations, ce dont je doute). Elle illustre essentiellement les remords des Šītes de Kūfa. Sulaymān b. Surād al-Ḥuzā'ī et al-Musayyab b. Naḡāba al-'Izārī, nous dit Ya'qūbi, se révoltent à 'Ayn Warda à la tête d'un groupe de Šītes, demandant raison du sang d'al-Husayn et se conformant à l'ordre que Dieu avait donné aux Israélites: * Repentez-vous auprès de votre créateur; tuez-vous vous-mêmes; c'est mieux aux yeux de votre Créateur * (Cor., II, 54). Ils furent suivis par un grand nombre de gens. Marwān envoya contre eux Ibn Ziyād, lui promettant que s'il s'emparerait de l'Irak, il en serait l'émir. * Ibn Ziyād ne cessa de combattre Ibn Surād jusqu'à ce qu'il le tuât * (selon une autre source, il aurait été tué sous 'Abd al-Malik).

(à suivre)